

NOVEMBRE 2012

KARIBU IN TANZANIE



Printemps 2012

Comme chaque année, lorsqu'arrive le printemps, nous nous posons la question de savoir où passer le mois de novembre. Pourquoi novembre ? Parce que c'est un mois de transition et qu'il ne se passe pas grand-chose : les travaux d'hivernage du jardin sont terminés, il commence à faire trop froid pour randonner en montagne ou à vélo, les activités municipales sont quasi inexistantes et surtout, à cette époque de l'année, les touristes sont assez peu nombreux où qu'on aille.

Mais il ne suffit pas de savoir quand, le principal est de savoir où ! Il y a tellement de destinations qui nous attirent : L'Afrique, l'Amérique du sud, la Nouvelle Zélande, l'Indonésie, l'Inde ... Après quelques recherches nous tombons d'accord, Annie et moi, ce sera la Tanzanie. Une fois la destination choisie, il reste une autre grande décision à prendre : comment ? En solo comme nous aimons le faire, c'est-à-dire en prenant un billet d'avion et en se débrouillant sur place ou bien en passant par un tour-opérateur qui nous prend en charge dès la France ? En consultant les différents sites consacrés à la Tanzanie il apparaît que la réglementation d'entrée dans les différents parcs est assez stricte et, pour certains, impose une limite au nombre de véhicules circulant au même moment à l'intérieur des réserves. Nous choisissons donc de nous adresser à un voyageur en France. Et comme nous avons été satisfait de la prestation de Nouvelles frontières lors d'un précédent voyage, nous décidons de repartir avec eux. Nous réservons donc un circuit de 12 jours du 16 au 27 novembre.

Vendredi 16 novembre

Il fait soleil ce matin et la température extérieure est agréable. La valise est prête. Florian, le fils cadet d'Annie doit venir nous chercher à 11 h 30 pour nous amener à Grenoble. Vers 11 heures nous allons dire au revoir à Marie-Thérèse et Ange, nos voisins. Lorsque nous revenons le téléphone sonne, c'est Amandine, la fille d'Annie, qui demande où nous sommes, son frère s'affole de ne pas nous voir à la maison et téléphone de partout. Il était prêt, paraît-il, à appeler les gendarmes. Le voilà qui arrive et qui demande ce qui nous est arrivé. Il croyait que nous voulions partir à 11 heures et s'affolait de voir la maison ouverte, les bagages étalés devant la porte ouverte et personne à la maison.

Nous partons donc à 11 h 30.

Arrivée à Grenoble vers 12 h 15, nous avons le temps de nous installer au buffet de la gare pour prendre un thé et manger les sandwiches qu'a préparés Annie. 13 h 00, départ du train pour Lyon. Il ne faudra pas trop trainer pour la correspondance, nous arrivons à 14 h 15 et le TGV pour Roissy part à 14 h 28. Pas de souci (mais pas encore Hakuna matata), le train arrive à l'heure, nous embarquons dans le TGV et nous voilà repartis vers Roissy où nous arrivons à 17 h 30, soit 4 heures et demi avant le départ de l'avion.

Enregistrement de notre unique sac et attente. Heureusement nous avons prévu de la lecture.

J'aime bien l'ambiance des aéroports, cet endroit unique où l'on croise des gens qui viennent du monde entier et qui partent dans toutes les directions. Les panneaux d'affichage sont une invitation au voyage, l'œil s'attarde sur nos destinations futures, ou celles dont nous rêvons.

21 h 30, nous embarquons. Je suis agréablement surpris par l'espace entre les sièges, ce n'est pas le grand large mais il me semble que je suis plus à l'aise dans les avions d'Ethiopian Airlines que dans ceux d'Air France.

22 h10, l'avion s'ébranle.

23 h 00, les hôtesse nous servent enfin un repas, nous n'avons qu'un sandwich dans le ventre depuis midi et il commence à faire faim.

Sur les écrans de télévision passe « L'âge de glace », pas vraiment en rapport avec notre destination, « Madagascar » aurait été plus approprié. Le repas terminé, nous allons tenter de dormir.

Samedi 17 novembre

6 h 30 : heure locale, il y a 2 heures de décalage entre l'Éthiopie (et la Tanzanie) et la France. Nous atterrissons à Addis Abéba. Nous avons réussi à dormir. Heureusement car l'escale va être longue et fatigante. Tout d'abord nous sortons de l'avion et suivons la foule. Dommage ! Car nous n'entendons pas une employée qui oriente à l'opposé de notre direction les personnes se rendant en Tanzanie. Nous voilà dans l'aéroport cherchant vainement sur les tableaux d'affichage quelle porte d'embarquement est assignée à notre destination. Ce qui fait tilt, c'est les gros panneaux « TERMINAL 2 » que nous voyons. Il me semble bien que sur notre billet, le terminal d'embarquement est le 1. Je vérifie, exact. Il s'agit maintenant de trouver le terminal 1 car nous ne voyons aucun panneau l'indiquant. Je me rends donc au bureau des renseignements et l'hôtesse m'indique qu'il faut descendre d'un étage et suivre le long couloir par lequel nous sommes arrivés. Aussitôt dit, aussitôt fait et nous arrivons dans une toute petite pièce qui donne sur les pistes où un employé nous fait signe de patienter. Nous allons être conduit au terminal 1 en bus. Celui-ci arrive et nous dépose... 100 mètres plus loin. Nous arrivons dans le terminal 1, je pense que le chiffre « zéro » lui conviendrait mieux, c'est l'horreur. Autant le terminal 2 ressemblait à un terminal d'aéroport, autant le 1 s'apparente plutôt à un hall de gare au fin fond d'un pays sous-développé. Nous entrons dans la minuscule salle d'embarquement à l'entrée de laquelle des employés s'affairent auprès de touristes pour on ne sait quelles transactions. Nos cartes d'embarquement pour Kilimandjaro airport nous ont été délivrées à Roissy, nous ne demandons donc rien à personne et nous asseyons sur les rares sièges en fer encore disponibles.

10 h 00. Nous embarquons. Nous avons les sièges sur la 38ème rangée, nous remontons donc tout l'avion : 35, 36, 37 ... et pas de 38. La 37ème est la dernière ! A coté de nous, deux autres voyageuses, que nous retrouverons ensuite puisqu'elles font parties du même groupe que nous, se trouvent dans le même cas. J'interpelle une hôtesse qui semble un peu débordée car, apparemment, c'est la panique dans l'attribution des sièges. Elle revient quelques instants plus tard et nous dit de nous asseoir là où nous sommes. Ce que nous faisons sans nous poser de question. Nous apprendrons un peu plus tard que certaines personnes n'ont pas pu embarquer et que d'autres, dont un certain François et un cer-



tain Jean-Jacques dont nous reparlerons, se retrouvent en classe affaire.

13 h 30 : Nous atterrissons à Kilimandjaro airport. Il fait chaud mais c'est supportable. Un agent de Nouvelles frontières nous attend, nous remplissons les formulaires pour les visas et sortons rapidement. Ouf ! Les formalités d'entrée n'ont pas été longues et fastidieuses comme elles peuvent l'être ailleurs. Je change mes Euros en Shilling tanzaniens, 1850 shillings pour un Euro, me voilà riche !

Nous sortons sur le parvis et attendons le car qui doit nous amener à l'hôtel. Comme l'attente se prolonge, nous nous informons auprès de notre accompagnateur. « Le car arrive » nous dit-il. L'attente se poursuit. Au bout d'une heure nous nous adressons à nouveau à l'accompagnateur qui nous informe que le car est en panne mais qu'un autre arrive rapidement. Bien évidemment, le « rapidement » est à apprécier en temps local, nous attendrons deux heures avant de le voir arriver.



Nous roulons pendant une bonne heure et dès le départ je m'étonne de la distance entre l'aéroport et la ville qu'il est sensé desservir : près de 60 kilomètres alors que même à proximité de cette ville les espaces sont immensément vides et pourraient accueillir Roissy. En fait, Arusha où nous arrivons, possède son propre aéroport, celui où nous avons atterri sert principalement de point d'arrivée pour les touristes effectuant des safaris ou ceux qui tentent (Seuls 60 % des partants arrivent au sommet) l'ascension du Kilimandjaro.

Notre hôtel est sympathique, nous sommes accueillis par un nouvel agent de Nouvelles frontières qui nous rassemble aussitôt pour un briefing qui se révèle être une simple lecture du programme de notre séjour. Seule information importante : Il semble que nous ayons perdu une compagne de route à Addis Abéba puisqu'il manque une personne, nous sommes 19 au lieu de 20.

Dès le briefing terminé, nous nous changeons : direction la piscine, nous ne sommes pas les premiers.



Le briefing. Et au fond, la piscine !

19 h 30 : Notre premier repas. Nous commençons à faire connaissance avec nos compagnons de voyage. Le repas est apprécié : entrée, soupe de potiron (il y en aura bien d'autres), agneau ou poulet (pareil que précédemment), dessert et tisane. Les discussions portent généralement sur nos expériences respectives de voyage. Parmi le groupe, il y en a dont c'est le premier voyage (et même un baptême de l'air pour François), d'autres ont déjà parcouru le monde.
21 h 30 : Dodo immédiat.



Notre première chambre. Toutes les chambres sont dispersées dans un vaste jardin tout autour du bâtiment principal qui abrite l'accueil, le bar et le restaurant. Nous retrouverons cette disposition dans tous nos hébergements.

Dimanche 18 novembre

En rédigeant ce carnet de voyage, j'affiche les jours, mais lorsque nous étions sur place nous avons tous perdu toute notion de date et de jour de la semaine. Il faudra attendre le dernier pour nous rappeler que nous reprenons l'avion un lundi.

7h 15 : Réveil. Nuit excellente. Le temps est couvert ce matin. Petit déjeuner copieux et varié.

9 h 00. Les voitures sont arrivées. Ce sont 4 Toyota 4 x 4 pouvant transporter 9 personnes, chauffeur compris. Mais nous ne serons au maximum que 6 par véhicule.

Sylvestre, jeune guide qui se laisse pousser le ventre, se présente comme notre guide et chauffeur principal. Il nous invite à prendre place dans les voitures. Annie et moi montons dans la première qui se présente, suivi de Jean-Pierre et François. Jean-Jacques se présente, puis se ravise et monte dans la voiture suivante. Nous serons donc 4 passagers dans cette voiture. Notre chauffeur arrive, il se nomme Vincent, a une allure très juvénile (il nous dira plus tard qu'il a 21 ans) et très joviale.

Tout le monde a pris place dans les véhicules sans que je sache à ce moment comment se compose les équipages. Je ferai l'inventaire plus tard.

Nous prenons la direction du lac Manyara, 160 km de route goudronnée. Mais après seulement quelques kilomètres nous nous arrêtons sur le parking d'une boutique à touristes. Aïe ! J'espère que notre safari animaux ne va pas se transformer en safari boutiques ?



La boutique de souvenirs. Heureusement nous n'aurons droit qu'à celle là à l'aller, et celle là et une autre au retour !

Nous repartons, je n'ai pas l'impression que nous ayons dévalisé la boutique ? Nous entrons maintenant dans le vif du sujet, dans le pays Massaï : le long de la route nous voyons souvent des groupes de jeunes gens dont le visage est orné de traits de peinture blanche. Vincent nous explique que ce sont des adolescents qui viennent d'être circoncis. Il s'avère qu'ils se tiennent surtout sur le bord de la route pour que les touristes s'arrêtent et qu'ils puissent négocier le prix des photos qu'immanquablement chaque touriste veut prendre. La circoncision est probablement déjà lointaine et sert surtout de prétexte.

François demande à Vincent si les Massaï sont polygames. La réponse est oui. Et combien ont-ils de femmes ? Alors là, répond Vincent, ça dépend du nombre de vaches que possède l'homme. Beaucoup de vaches, beaucoup de femmes. Ce qui paraît normal, beaucoup de femmes, beaucoup de dépenses, donc besoin de beaucoup de ressources ...

La route est plate et rectiligne, de nombreux troupeaux de zébus et de moutons dans les prés bordant la route jusqu'à ce que d'autres animaux moins domestiques apparaissent : nos premiers zèbres, suivis immédiatement par nos premières girafes, tout ça à quelques mètres de la route et non loin des habitations. L'émerveillement commence ! Et les appareils photo commencent à chauffer.



Nous arrivons à notre campement vers midi.

Après l'installation dans nos tentes nous allons déjeuner.

Jean-Jacques nous fait son premier caprice : Il y a deux tables, la première est près de l'ouverture et est déjà complète, la seconde est plus en retrait à l'intérieur du restaurant. Jean-Jacques trouve qu'il n'y voit pas assez et demande à l'hôtesse de déménager la table, ce qui ne semble pas dans son intention. Avant l'incident diplomatique quelqu'un se lève de la table la plus proche de l'ouverture (Véronique je crois) et laisse la place à Jean-Jacques.



Notre deuxième campement, tente isolée au milieu d'un grand espace arboré.

Que nous propose-t-on en entrée : de la soupe ! Et de la soupe de quoi ? De serpent ! « Qui veut de la soupe de serpent » demande notre hôtesse qui semble quand même très surprise que de nombreuses mains se lèvent. C'était une blague, ce sera soupe de potiron. Suivront des spaghettis bolognaise, un bout de pastèque et une demi rondelle d'ananas, rien que du typique ! Ce ne sera pas notre meilleur repas. C'est à table que nous continuons à faire connaissance de nos compagnons de voyage :

- Claude et Nicole, alias papy et mamie dont la vitalité malgré leur âge vénérable force l'admiration du groupe,
- Véronique, Mario (alias Mico, pourquoi Mico ? Peut-être a-t-il fondu lorsqu'il a rencontré Véronique ?) et Jessica leur fille, la benjamine du groupe,
- Joëlle, la maman de Mico, toujours le sourire,
- Nicole et Olivier, respectivement belle-sœur et frère de Joëlle,
- Brigitte et Christiane qui n'ont pas de lien familial mais voyagent ensemble après s'être rencontrées ... en voyage. Elles ont la particularité, la première d'habiter à quelques encablures d'où habitaient mes parents lorsque je suis né, l'autre d'habiter à quelques kilomètres d'où habitaient mes parents lorsqu'ils sont partis à la retraite,
- Rachel et Jacques, en voyage d'amoureux,
- Jean-Pierre et François, nos inséparables compagnons de voiture,
- Marianne et Patrick, Belges mais, à part Jean-Jacques bien sur, nous leur avons évité les blagues habituelles,
- Et enfin Jean-Jacques et son accent toulousain, que j'ai pas mal « titillé » durant notre séjour, mais comme il est très réceptif, ce fut un plaisir ! Et je ne vais pas manquer de continuer dans les pages qui suivent!



La table où ne voulait pas manger Jean-Jacques et notre hôtesse qui nous proposa de la soupe de serpent.



Nous voici donc 19. Mais nous étions les seuls clients dans cet hôtel. Les seuls ? Non, pas tout à fait puisqu'une femme solitaire mangeait à une table près de la notre.

A la fin de notre repas elle se lève et s'approche de notre table, les conversations s'arrêtent. Elle prend la parole et nous annonce qu'elle fait partie de notre groupe, qu'elle est portugaise, qu'elle arrive de Lisbonne et que son avion sur la ligne Lisbonne Paris a pris du retard, elle n'a donc pas pu se joindre à nous dès le premier jour. Elle s'appelle Maria. Elle n'était donc pas restée sur le tarmac à Addis Abéba.

Nous voilà donc 20.

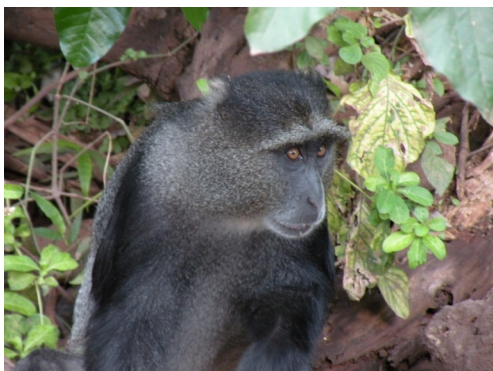
Une des attractions de cet hôtel sont les singes qui attendent qu'on leur jette de la nourriture, ce que défend expressément le personnel de l'hôtel. Tout est d'ailleurs protégé, même le sucre, sinon ils viennent chaparder.



Les singes de Manyara, des grivets ou singes verts. C'est le plus commun des singes d'Afrique de l'est. Particularité des femelles : elles ne possèdent qu'une seule mamelle placée au milieu de la poitrine.

Nous devons repartir à 15 h, juste le temps de faire une petite sieste.

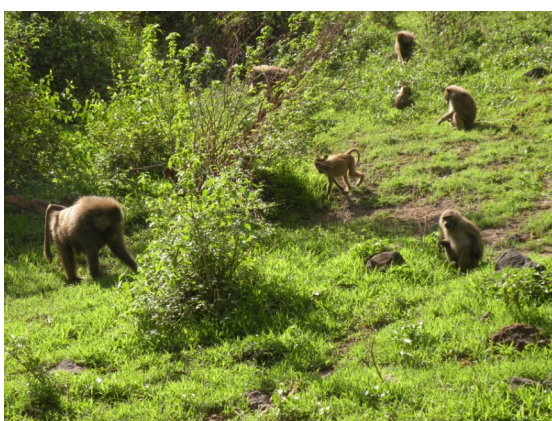
A 15 h donc, nous repartons pour la réserve du lac Manyara. Maria intègre notre voiture. L'entrée de la réserve n'est qu'à quelques kilomètres de notre hôtel, nous y sommes donc rapidement et, après être passé au « péage » nous roulons en direction du lac. Le long de la route voici nos premiers singes.



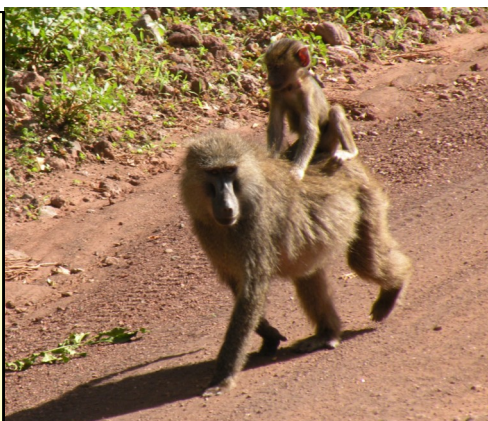
Le cercopithèque à diadème, communément appelé « singe bleu ».

Taille de 50 à 65 cm, avec une queue de même longueur que le corps.

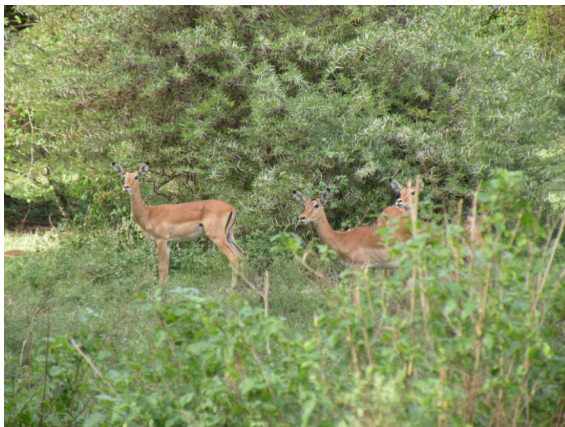
Poids entre 4 et 8 kg.



Le babouin ou cynocéphale (tête de chien) mesure en moyenne 70 cm et peut peser jusqu'à 70 kg. Les babouins vivent en bande qui peuvent atteindre 100 individus, sous le commandement du mâle dominant.



Nos premiers impalas



L'impala.

C'est une des plus gracieuses antilopes : pattes minces cou élancé, tête petite et allongée encadrée par de grandes oreilles. Seul le mâle possède des cornes en forme de lyre. Juste au dessus des pattes arrière on note une touffe de poils noirs : il s'agit d'une glande odoriférante utilisée par le mâle pour marquer son territoire. A la saison des amours les combats sont parfois violents, mais le jeu en vaut la chandelle puisque le vainqueur peut se retrouver à la tête d'un harem de près d'une centaine de femelles.

Nerveux et rapide, l'impala peut effectuer des bonds prodigieux : jusqu'à 10 mètres de long et 3 mètres de haut.

Et voilà le maître, celui que nous attendions tous, l'éléphant. Et comme c'est notre premier et que nous ne sommes pas absolument certain d'en voir d'autres, nous multi-photographions...



L'éléphant qui arrive...



L'éléphant qui déambule...



L'éléphant qui lève la patte...



L'éléphant qui allonge la trompe...



L'éléphant qui se nourrit...



Et enfin l'éléphant qui s'en va.

Apparu il y a près de 50 millions d'années, cet élégant pachyderme, qui peut atteindre plus de 3 m au garrot pour un poids de 6,5 t, présente une apparence unique ! Sa trompe est un véritable chef-d'œuvre d'adaptation. A la fois narine et lèvre, cet appendice mobile - doté d'un sens tactile remarquable et d'un odorat très fin - sert à puiser, souffler de l'eau, se reconnaître, se caresser, cueillir fruits et herbes, se couvrir de poussière, renifler l'air et communiquer en émettant des sons. Ses oreilles ! Grandes, en forme d'éventails triangulaires, elles sont irriguées par un faisceau d'artères en étoile et, lorsqu'elles battent, cette vascularisation a un effet efficace de régulation de température ! Enfin, il y a ses légendaires défenses (en fait, il s'agit de ses incisives supérieures hypertrophiées), véritables sabres d'ivoire qui peuvent atteindre un record de 3,49 m de longueur....

Doté d'un solide appétit (il consomme en moyenne 200 kg de fourrage pour 90 litres d'eau par jour), il affectionne aussi les écorces (acacia, baobab...), les feuilles, les bulbes, les racines et quelquefois les plantes aquatiques.

Animal d'une grande intelligence, l'éléphant vit en clans distincts : d'un côté se répartissent les femelles et les éléphanteaux (organisés et incroyablement solidaires), de l'autre, les mâles solitaires, errants et interchangeable. Depuis toujours, les éléphants pratiquent le nomadisme et l'errance perpétuelle, Pour rester en contact malgré les kilomètres qui les séparent, les groupes et familles dispersés ont développé un système de communication sophistiqué. Nos pachydermes communiquent entre eux de façon continue. Ils se renseignent mutuellement sur les points d'eau, la garde des petits, les femelles en chaleur ou la nourriture disponible. Mais la plupart des fréquences qu'ils émettent sont inaudibles pour l'oreille humaine. (source : guide du routard)

Le balbuzard. Cet oiseau long de 54 à 58 cm pèse entre 1,4 et 2 kg. Son envergure varie de 150 à 180 cm. Ses parties inférieures sont blanches, ainsi que la tête, mais il présente sur les yeux une bande sombre, plus ou moins affirmée selon les sous-espèces. La poitrine et le dessous des ailes et de la queue présentent différentes marques sombres, variables en intensité selon les sous-espèces : une grande bande sombre au niveau de la pliure du poignet et à l'extrémité des rémiges, des taches sombres sur la poitrine et de fines stries grises et noires sur le dessous des ailes et de la queue. Le dessus de l'animal est brun brillant. Ses ailes longues et étroites ont l'extrémité digitée, ce qui lui donne un aspect caractéristique.



Il est particulièrement bien adapté à son régime alimentaire piscivore spécialisé, avec le doigt externe réversible afin de saisir ses proies avec deux orteils dirigés vers l'avant, et deux orteils dirigés vers l'arrière, des narines qu'il peut fermer afin d'éviter que l'eau n'y pénètre quand il plonge, et

la plante des pattes munie de coussinets rendus rugueux par des écailles orientées vers l'arrière, qui l'aident à saisir les poissons, proies glissantes. Les serres sont fort longues et noires. Les pattes sont grises, et le bec noir. Les yeux sont jaunes.

Il n'y a guère de dimorphisme sexuel chez cette espèce, mais la femelle peut être repérée dans un couple par le fait qu'elle est un peu plus grande que le mâle, qu'elle présente davantage de taches sombres (notamment au niveau de la poitrine) et que ses ailes sont un peu plus larges¹.

Les juvéniles sont très similaires aux adultes mais ont les yeux orange,

d'avantage de taches sombres sur la poitrine, et des plumes de couverture plus claires mêlées aux sombres sur le dos, ce qui confère à ce dernier un motif en "écailles".

Source de cette page : Wikipédia

Le calao. Le mâle est un peu plus grand que la femelle, la sous espèce *buceros bicornis homrai* peut atteindre jusqu'à 1,30 m pour une envergure de 1,80 m et un poids de 3 Kg. Le plumage est blanc et noir: le cou, le poitrail, des parties de la tête ainsi que les bandes transversales sur les ailes sont blanches. La queue est également blanche avec une bande transversale noire dans sa partie centrale. Le très grand bec incurvé vers le bas (jusqu'à 30 cm chez le mâle, 25 chez la femelle), même s'il n'est pas très lourd, est spectaculaire par le casque également jaune doré qui l'orne et qui sert de corps de résonance. Le cri puissant et le vol lourd et bruyant sont caractéristiques.



Hormis la taille, le dimorphisme sexuel est peu marqué. Les cils de la paupière supérieure sont

longs. Chez le mâle, l'iris est rouge-brun et la peau qui entoure l'œil est noire alors que chez la femelle, l'iris est blanc et la peau circumorbitale est rose à rouge vif. Le calao bicorne vit souvent en groupes y compris la nuit qu'il passe dans des arbres-dortoirs. Il est très bien adapté à la vie arboricole et les trois griffes de ses pattes lui permettent une bonne accroche aux branches. L'espérance de vie observée en captivité atteint jusqu'à 50 ans mais il est menacé par la déforestation ainsi que par certains usages tribaux (coiffures, vertus attribuées au sang des jeunes calaos ...), c'est pourquoi il figure sur le logo de CITES, la

Convention sur le commerce international des espèces de faune et flore sauvage menacées d'extinction.

La grue couronnée. Cette espèce et la grue royale qui lui est étroitement apparentée sont les seules qui peuvent se percher dans les arbres, en raison d'un long doigt arrière qui peut leur permettre d'agripper les branches.

Elle a une parade nuptiale faite de danses, de saluts et de sauts. Elle a un cri bruyant qui implique l'utilisation de son sac gulaire rouge. Elle émet également un son cacardé tout à fait différent des barrissements des autres espèces.



Le nid est une plate-forme d'herbe et autres plantes construit dans les hautes végétations de zones humides. La

femelle y pond de 2 à 5 œufs. L'incubation est réalisée par les deux sexes et dure de 28 à 31 jours. Les poussins volent entre 56 et 100 jours.

La Grue couronnée et la Grue royale, proche parente, sont les seules grues à pouvoir nicher dans un arbre. Ce comportement est l'une des raisons pour lesquelles on pense que les relativement petites grues du genre *Balearica* ressemblent aux espèces ancestrales de **Gruidae**.

Malgré tout, son nid est généralement constitué de roseaux des marécages où elle vit. Ce nid contient la plupart du temps 2 œufs.

Nous verrons aussi des girafes, des zèbres, des gnous, des buffles (de loin), des hippopotames, des flamands roses.

Les abords du lac sont constitués de grandes étendues herbeuses coupées de forêts comme on peut le voir sur les photos ci-dessous.



Un petit animal sympathique : la mangouste.

Les mangoustes sont des animaux de taille moyenne (30 à 50 cm de long pour la plupart), bas sur pattes, dont l'allure et le mode de vie rappellent beaucoup ceux des mustélidés (autre famille de carnivores comprenant en particulier la belette, la martre ou le vison). Leur tête, pourvue d'oreilles courtes et arrondies, se termine par un museau pointu. Elles vivent généralement au sol mais la plupart peuvent grimper avec aisance. Certaines espèces sont capables de nager et de plonger ; c'est le cas de la mangouste des marais (*Atilax paludinosus*), qui vit en Afrique. De nombreuses espèces creusent elles-mêmes des terriers ; les autres s'abritent dans des terriers inoccupés ou dans d'autres cavités.



Les mangoustes sont omnivores, mais leur régime est en majeure partie carné.

Les mangoustes appartenant au genre *Herpestes* chassent les serpents. Contrairement à une idée reçue, elles ne bénéficient pas d'une immunité complète contre le venin mais, en cas de morsure, une grande quantité de venin est nécessaire pour provoquer leur mort (le venin ingéré par la bouche n'est pas dangereux, car il ne pénètre normalement pas dans le système sanguin). C'est la vivacité de leurs mouvements, combinée à leur pelage mou et hérissé, qui protège en fait les mangoustes des morsures. Pour attaquer, le cobra doit abaisser la partie antérieure de son corps, ce dont les mangoustes profitent pour le mordre à la nuque.

Les babouins sont de partout.





De retour après le parcours autour du lac Manyara, que l'on aperçoit au fond

De retour à 18 h 30 nous n'attendons plus que la douche... qui est froide !
Le repas est moyen, toujours de la soupe et le choix entre poulet ou agneau accompagné de riz. Précautions d'usage : lotion anti-moustique et anti mouches tsé-tsé qui sont, paraît-il, nombreuses dans la région du lac Manyara.
Les langues se délient et chacun commence à faire vraiment connaissance avec ses voisins.
A 22 h 00 nous partons nous coucher, bercés par le chant strident des insectes.

Lundi 19 novembre

6 h 15 : Nous sommes réveillés par le chant des oiseaux et le cri aigu d'un animal que nous n'avons pas pu identifier.
Nous partons déjeuner. Les porteurs de bagages sont déjà positionnés près des cases pour ne pas louper le petit pourboire qui récompensera le portage lorsque nous reprendrons la route.
8 h 00 : Départ. Véronique avait émis la veille l'idée de modifier la composition des voitures chaque jour pour mieux faire connaissance. Mais les habitudes sont vite prises et chacun reprend la place qu'il occupait la veille. Dans notre voiture, Maria s'installe sur le siège avant à côté de Vincent.



Nous repassons devant l'entrée du parc du lac Manyara et entamons une montée raide et sinueuse, digne de nos montagnes. Des babouins vaquent à leurs occupations tout le long de la route, sans se soucier des voitures qui passent.



La montée vers l'entrée du Ngorongoro. Au loin, le lac Manyara



L'entrée du parc

Au bout de quelques kilomètres nous arrivons à l'entrée du parc du Ngorongoro. Tout le monde descend, Sylvestre se rend au bureau pour régler les droits de passage.

Jean-Pierre me fait remarquer un caméléon qui se traîne sur la chaussée. Il est probablement tombé de l'arbre dont les branches s'étendent au dessus de la route. Un caméléon, ça n'avance pas très vite, il risque donc de se faire écraser par une voiture. Je le ramasse donc et le porte dans les herbes. Ce n'est qu'après l'avoir lâché que je pense à mes compagnons de voyage qui auraient certainement aimé le contempler. Je retourne à l'endroit où je l'ai posé, plus personne ! François qui est derrière moi me demande : « ça ne mord pas ? ». Ben non, ça ne mord pas, je ne sais pas si c'est parce que ce n'est pas dans sa nature ou bien parce qu'il était reconnaissant que je lui sauve la vie ?

Nous remontons en voiture et passons la porte du parc.

Fini la route goudronnée, et pour longtemps ! C'est maintenant une piste qui continue à grimper vers le sommet du cratère. La piste est bordée d'arbres puis, la vue se dégage, nous sommes sur la crête du volcan et la vue s'étend sur le fond du cratère. Sublime !



Nous sommes à 2300 mètres d'altitude.

Un petit souci de voiture qui fuit ne tracasse pas outre mesure nos chauffeurs. Comme on dit ici : hakuna matata !

Après avoir pris 2737 photos de ce magnifique paysage, tout le monde remonte en voiture et nous longeons durant plusieurs kilomètres la crête du volcan.



Puis c'est la descente vers le parc du Sérengeti.



Un village Massai. Certains s'arrêteront pour le visiter, nous continuons notre route en reportant la visite au retour. Par contre je demande à Vincent de stopper la voiture pour faire une photo. Il me dit de faire vite car les Massais ne souhaitent pas qu'on photographie sans payer. « Ils jettent des pierres » nous dit Vincent. Car les Massais ont passé un accord avec le gouvernement pour réglementer les visites : les touristes ne prennent plus de photos et ne s'introduisent plus dans les villages sans avoir réglé un droit de 50 \$ par véhicule. Après cela on peut assister à des danses, visiter le village, prendre autant de photos que l'on veut. Ça manque un peu de naturel mais ça oblige les uns et les autres à des rapports courtois. Je reviendrai sur la visite d'un village lors de notre remontée vers le Ngorongoro. Hakuna matata !

Nous continuons notre descente pour bientôt arriver sur la longue plaine du Sérengeti qui s'étend à perte de vue. Il n'y a rien qu'une herbe rase mais ce n'est pas le désert, les herbivores peuplent cette immensité : gazelles, zèbres, gnous, accompagnés parfois d'une autruche. Et puis les charognards qui font le ménage.



Sur les pentes du Ngorongoro, des **gazelles de Thomson**. De petite taille, 70 cm, elle est très commune. On la reconnaît immédiatement à la bande noire qui barre ses flancs. Les cornes sont longues d'une trentaine de centimètres. Elle vit en groupe sous la domination d'un seul mâle en compagnie des gnous et des zèbres.



Des kilomètres de gnous qui se suivent ...

Nous arrivons à l'entrée payante du parc, c'est la frontière comme disent les autochtones. Pendant que Sylvestre accomplit les incontournables formalités d'entrée, nous sortons les cartons pique-nique des voitures.



Eh bien, Joëlle, quelque chose ne va pas ?



Nous sommes entourés de nombreux oiseaux auxquels il est interdit de donner à manger. Et pourtant ils n'attendent que ça !



Les rats aussi pullulent, et quelque lézards colorés :



Ce lézard Agama n'hésite pas à monter sur le dos des lions endormis pour capturer des insectes

L'entrée du parc se situe au pied d'une colline, rare protubérance dans cette immensité parfaitement plate. Quelques uns d'entre nous grimpent au sommet, la vue plonge sur la piste que nous venons d'emprunter et, au loin, le Ngorongoro.

Nous reprenons la route.



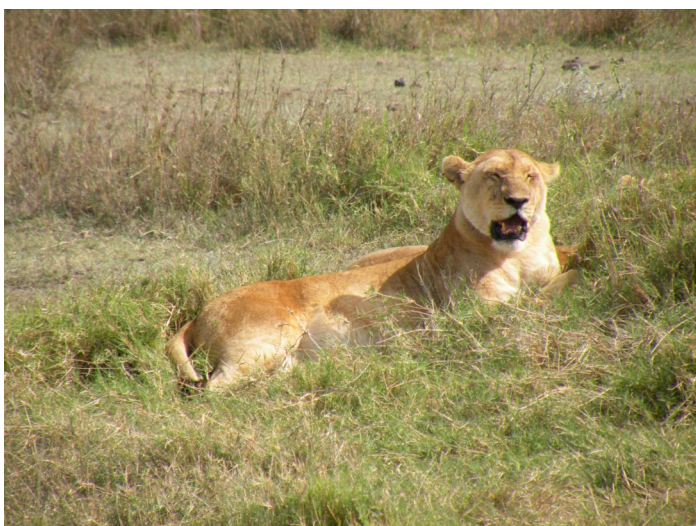
Et à partir de là, chaque moment va être un moment de découverte et de la réalisation de nos souhaits, de nos rêves d'enfants : des lions et des lionnes à quelques mètres de nous.



Le plus grand des félins africains a toujours été considéré comme le roi des animaux. Sa taille (de 2,50 à 3,30 m de longueur), son agressivité guerrière, la violence de son cri (audible à plus de 8 km à la ronde), participèrent à son incontestable sacre. Mais ce monarque, en fait un inconditionnel de la sieste (sommolant près de 18 h par jour), vit souvent isolé ou solitaire, et n'a pas vraiment droit au chapitre.

C'est essentiellement la lionne qui mène la danse, sous le regard du mâle qui conserve la suprématie (droit de tuer les petits des portées précédentes). Vivant en groupe, ces longilignes félines mettent bas ensemble, élèvent, protègent et allaitent souvent indifféremment tous les petits de la bande, assurant la continuité de la dynastie. Seule cette structure féminine reste stable. Ce sont donc les lionnes qui chassent pour le clan. Elles s'effacent quand vient l'heure du repas, nourrissant les mâles géniteurs, qui, en échange, surveillent le territoire contre d'autres mâles errants toujours en quête de "coups d'Etat".

Source : Guide du routard



Nous verrons cet après-midi pratiquement tous les animaux que nous avons espérer observer : Lions, éléphants, hippopotames, girafes, zèbres, gnous, buffles, gazelles, hyène, phacochères.



2 jeunes lions à la sieste. Au fond des gnous et des zèbres



Hippopotames, pas plus courageux que les lions !



Celui-là, je ne me rappelle plus son nom. Si quelqu'un à une idée ...



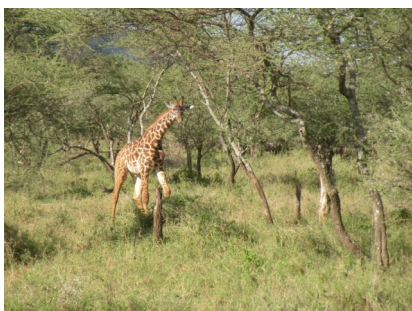
Les marabouts squattent



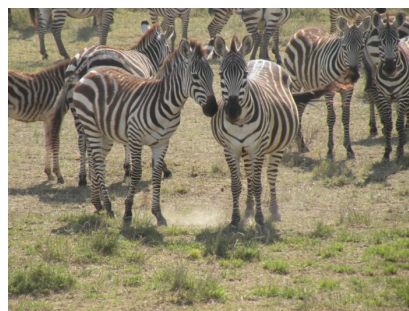
Colonne de gnous qui traverse la piste...



... puis s'immobilise pour reprendre des forces.



Journée bien remplie donc avec des souvenirs plein les yeux.





Nous voyons souvent des arbres saccagés ou même déracinés. Le responsable, c'est l'éléphant. Lorsque les branches d'un arbre sont trop hautes pour qu'il puisse en attraper les feuilles il applique la manière forte, il prend la branche avec sa trompe et la casse comme on le voit faire sur ces photos. Puis il fait le tour de l'arbre et mange tranquillement à bonne hauteur, pas égoïste il invite même les copains.

Les baobabs sont aussi les victimes des pachydermes, leurs troncs sont remplis d'eau et l'éléphant les défonce de ses défenses pour se désaltérer.

Nous arrivons au campement où nous resterons deux jours.



Notre terrasse, en prise directe sur la savane... Nous verrons passer les colonnes de gnous et les troupeaux de zèbres. Mais pas de lions.

Notre tente étant placée au bord de la savane, nous voyons passer devant nous en permanence des Massaïs qui doivent assurer la surveillance armés d'arcs, de fusils et même de mitraillettes.

Le repas du soir sera identique à celui de la veille : salade, soupe de potiron, agneau ou porc, dessert.

Après manger un garde armé nous raccompagne à notre tente et nous demande de bien fermer le double toit de la tente, ce qu'il fait lui-même d'ailleurs.

Mardi 20 novembre

Lever à 6 h 45. A 7 h 00, tout le monde (ou presque mais je ne dirai rien sur ceux qui ont du mal à se sortir des draps) est levé, et la bonne humeur règne.

De retour à la tente, la savane à une centaine de mètres est remplie d'animaux : gnous, zèbres, impalas et autruches.

Départ à 8 h 00 après avoir préparé nos cartons repas car, contrairement à ce qui est indiqué dans notre programme, nous ne rentrerons pas déjeuner au campement.

Et nous voilà repartis. Tout commence par ... des gnous. Quand je pense que certains se plaignent de nos repas du soir à peu près tous identiques, ils devraient penser à ces pauvres lions pour qui le repas doit se composer de gnous, encore de gnous, toujours de gnous, une bonne partie de l'année !

Avec sa crinière chevelue et sa barbe blanche, ses côtes efflanquées et sa drôle de façon de souffler et de grogner bruyamment. Le gnou est indissociable de l'Est africain. L'avant de sa lourde tête est plus foncé que le corps et ses cornes, présentes chez les deux sexes, ont la forme d'un guidon de vélo. Chez le jeune, elles sont droites et se courbent au fur et à mesure.

On a souvent comparé le gnou au bison d'Amérique. A sa manière, c'est vrai, il parcourt les grandes plaines en files immenses et ininterrompues. En été (c'est-à-dire courant février, les gnous quittent le Serengeti tanzanien



vers le Massai-Mara kenyan, où ils savent trouver de verts pâturages. Ils sont alors plus d'un million, cheminant dans la poussière au moment même où les femelles mettent bas. Pas le temps de s'arrêter : pour survivre, le petit a quelques minutes à peine pour se mettre sur ses jambes et suivre la troupe. Les traversées des cours d'eau sont de véritables calvaires. Les gnous nagent plutôt bien mais leur mémoire collective leur indique des passages que la nature a souvent rendus impraticable. Chaque année des milliers meurent, écrasés par leurs congénères, enlisés dans la boue des berges ou dévorés par les crocodiles.

Les zèbres communs mesurent de 1,10 à 1,35 mètre au garrot et vivent en moyenne 25 à 30 ans dans la nature et jusqu'à 40 ans dans un zoo. La longueur du corps va de 2,20 à 2,70 mètres la longueur de la queue de 40 à 75 cm. La masse varie de 175 à 300 kg.

Les lions et les hyènes peuvent s'attaquer aux adultes, les jeunes poulains et les jeunes pré-adultes peuvent être la proie des lycaons, guépards, léopards. Les prédateurs sont opportunistes et s'attaquent aux animaux vulnérables et donc peu rapides; les individus malades, âgés, blessés, isolés, jeunes ou les femelles en gestation, sont les proies idéales.

Un zèbre en bonne condition physique à plusieurs moyens de défense contre ses préda-



teurs, il possède une très bonne vue diurne, une ouïe excellente, un bon odorat et court très vite. En cas de danger, ils peuvent courir à 60 km/h en moyenne et faire des pointes à 80 km/h pour semer une lionne par exemple, et maintenir cette allure sur plusieurs centaines de mètres. Ils peuvent aussi tenir une vitesse inférieure (40 km/h) mais sur une plus longue distance. Pour se défendre, ils peuvent aussi mordre et d'un coup de sabot, briser la mâchoire d'une lionne. Leurs ruades peuvent être mortelles, celles-ci sont encore plus puissantes que celles d'un cheval. Leurs rayures provoquent aussi une sorte d'"effet stroboscopique", et rendent donc les animaux difficiles à repérer lorsqu'ils courent.

Un des moments les plus surprenants de ce voyage fut la mare aux hippopotames. Elle n'était pas bien grande cette mare, mais elle abritait probablement une bonne centaine d'individus de toutes tailles. L'odeur forte qui régnait rappelait celle de nos étables à vaches, mais en hyper condensé ! Ils étaient tous somnolents, flottant dans cette eau verdâtre. Parfois une mâchoire s'ouvrait démesurément, laissant apparaître des canines gigantesques. Je n'ai jamais réussi à en prendre une photo, dommage ! Et puis, tout à coup, une sorte de folie les anime tous, ils grognent, s'ébattent, se grimpent les uns sur les autres, ils vont même jusqu'à tenter de se mordre et puis, tout aussi soudainement que ce mouvement de foule est apparu, tout redevient calme et chacun retourne à sa sieste.

La silhouette des espèces d'hippopotames vivants est similaire, ils sont massifs, leurs pattes forment des piliers. Ils possèdent une grosse tête, une bouche large qui peut s'ouvrir selon un angle important, des canines importantes qui peuvent mesurer plus de 60 cm chez les hippopotames amphibie mâles, leurs yeux et leurs oreilles sont placés en haut de la tête. Leurs narines peuvent se refermer



crétions, un rouge et un orangé. Le pigment rouge est l'21 et le pigment orangé, l'inexistante)" 21. On a découvert que le pigment rouge inhibe la croissance des inexistante)" bactéries pathogènes, ce qui laisse à croire que la sécrétion a un effet antibiotique. L'absorption de la lumière par ces deux pigments est maximale dans la gamme ultraviolette, ce qui équivaut à l'effet d'un écran solaire. Comme les

par contraction, et leurs conduits auditifs se bouchent lorsqu'ils plongent, ce qui s'avère très pratique dans leur mode de vie amphibie : ils peuvent grâce à ce système éviter l'entrée d'eau dans leurs poumons quand ils se déplacent sous l'eau. Les hippopotames ne disposent pas de glandes sudoripares, ni d'aucun autre moyen pour réguler leur température interne. Leur peau est glabre et sécrète une substance rougeâtre pour se protéger du soleil. Ce sont des ongulés.



hippopotames sécrètent ces pigments partout dans le monde, il ne semble pas que ce soit leur alimentation qui en soit la source. Au lieu de cela les animaux peuvent synthétiser les pigments à partir de précurseurs comme la tyrosine qui est un acide aminé^[1].

Les comportements observés pour les deux espèces vivantes sont différents. L'hippopotame commun ou amphibie vit en grands groupes dominés par un mâle polygame et irascible, tandis que les hippopotames nains vivent en couples ou en très petits groupes. Les hippopotames amphibies passent la journée dans l'eau pour se protéger du soleil, tandis

Ces animaux sont principalement herbivores.

L'hippopotame commun mesure 1,50 m au garrot pour 3,50 m de longueur

pour une masse de 1,4 à 3,2 tonnes.

Les testicules du mâle se trouvent à l'intérieur de la cavité abdominale (comme chez le rhinocéros).

Pour les protéger encore plus du Soleil, comme

pour les autres hippopotames, leur peau sécrète une sorte d'écran solaire naturel de couleur rougeâtre appelée parfois « sueur de sang », mais ce n'est en réalité ni du sang, ni de la sueur. D'abord incolore, elle vire à l'orangé-rouge au bout de quelques minutes, et devient finalement marron.

Deux pigments différents et extrêmement acides ont été identifiés dans les sé-



que les hippopotames nains passent la journée caché en forêt, dans les marais voire dans des terriers.

L'accouplement de l'hippopotame commun se passe dans l'eau. La femelle est alors complètement immergée, seules ses narines sortent de l'eau. Comparativement aux adultes, le jeune est minuscule à la naissance : 30 kg pour 40 cm de long. La mère fait près de deux tonnes. La croissance est très rapide. À un an, le jeune pèse déjà 500 kg. En cas de naissance de jumeaux, seul l'un des jeunes est nourri.

En journée, l'hippopotame se nourrit d'herbe et de graminées à proximité des berges. La nuit tombée, il s'éloigne des berges pour rejoindre des pâturages par des sentiers précis, parcourant pour cela jusqu'à 10 km. Il ne se sert pas de ses dents, pour couper l'herbe, mais la cueille avec ses lèvres. Pendant sa quête de nourriture, il arrive parfois qu'il pénètre dans des plantations, occasionnant alors d'énormes dégâts. Il consom-



me 40 kg de matières végétales par jour. Lors des périodes où les herbes viennent à manquer ils peuvent sans problème se nourrir de viande, ces animaux étant des charognards occasionnels. Il est très rare de voir un hippopotame hors de l'eau la journée. Bien qu'il soit herbivore, c'est l'animal le plus dangereux d'Afrique. Il protège féroce-ment son territoire, celui-ci étant la cause de la plupart des attaques sur les humains.

Nous restons un long moment à observer ces animaux trompeurs. Puis Vincent nous appelle, sur la berge de la rivière qui alimente la mare se trouve un superbe crocodile du Nil.

Le crocodile du Nil.

La longueur moyenne de l'adulte est de 4 mètres mais on a pu observer certains individus qui dépassaient les 7 mètres comme celui qui a été nommé « Gustave » au Burundi. La force de morsure du crocodile du Nil est de l'ordre de 5000 livres-force ou environ 22241 N (newton). C'est le plus grand crocodile du monde avec son cousin le crocodile marin.

L'éventail de ses proies est très varié et dépend de la taille de l'animal, les plus jeunes se nourrissant d'invertébrés aquatiques et d'insectes, les plus grands de poissons, d'amphibiens et reptiles. Exceptionnellement, ils peuvent s'attaquer à des antilopes, des buffles ou de jeunes hippopotames. Sa principale technique de chasse est de rester immobile dans l'eau, ne laissant dépasser que le sommet de sa tête et ses narines, puis de saisir brutalement sa proie avant de l'entraîner sous l'eau et de la noyer.

Leur réputation de mangeurs d'hommes n'est pas infondée et, bien que l'on ne connaisse pas avec précision le chiffre de ses victimes, on estime à une centaine le nombre de morts ou de disparus qui peuvent lui être imputés chaque année. Le crocodile du Nil se propulse dans l'eau grâce à sa longue queue. Ses yeux sont protégés par une



membrane protectrice. Il possède au niveau du palais un repli dit "gulaire" qui isole totalement la bouche du pharynx, lui permettant de rester sous l'eau la gueule ouverte sans se noyer.

Il possède 4 pattes petites, mais puissantes : 2 pattes antérieures qui présentent 5 orteils, et 2 pattes postérieures qui présentent 4 orteils et qui sont palmées. Lorsqu'il se déplace sur terre, il utilise ses pattes, mais seuls les avant-bras bougent, et l'avant des pattes forme un angle droit. Il peut courir à 17 km/h et sur plusieurs kilomètres.

Il a un long museau triangulaire. Ses yeux et ses narines sont situés au sommet du crâne. Ses dents s'emboîtent parfaitement. Lorsqu'il dévore une proie qu'il a chassée et qu'il se casse des dents, elles peuvent repousser une cinquantaine de fois. La quatrième dent de chaque mâchoire inférieure dépasse sur le côté lorsque la gueule est fermée.

Les crocodiles mesurent entre 2 et 6 m maximum et peuvent peser jusqu'à une tonne pour les plus forts.

À l'éclosion des œufs, le bébé crocodile mesure environ 30 cm et a le même corps que sa mère, qu'il soit mâle ou femelle. C'est la profondeur d'enfouissement des œufs dans le sable qui va déterminer le sexe des bébés crocodiles.

Il faut quitter cet endroit, et certains ont du mal. Mais d'autres images nous attendent, toutes aussi surprenantes. Et notamment cette immersion à l'intérieur d'un troupeau d'éléphants. Cela s'est fait doucement. Nous roulions lorsque nous avons aperçu quelques éléphants sur la droite de la piste, ils paissaient (est-ce qu'un éléphant pait ou broute ? Une chose est certain-



ne, il vaut mieux ne pas l'envoyer paître !). Et puis progressivement, ils sont remontés vers la piste, l'ont traversée devant et derrière nous alors que d'autres sortaient des bois environnants et se joignaient au troupeau. Bientôt, ils furent probablement une centaine tout autour de nous. Les chauffeurs avaient coupé les moteurs, le silence était presque total, nous n'entendions que le bruit des mastications des énormes bêtes et parfois le craquement d'une branche que l'un d'eux arrachait à son arbre. Le animaux les plus prêts se trouvaient à quelques mètres de nous, parfois seulement deux mètres nous séparaient. Ce moment a été pour moi le plus fort de notre séjour. En voyant tous les autres

animaux, on est spectateur de la vie sauvage et totalement en dehors des scènes que l'on visualise. Là, nous étions au cœur du troupeau : à un moment François a élevé la voix, aussitôt Vincent lui a fait signe de baisser d'un ton, nous étions à la merci du moindre mouvement d'humeur de ces mastodontes dont il semble qu'un seul d'entre eux aurait pu sans effort renverser notre voiture et piétiner ses occupants. Mais ils ne nous ont pas senti hostiles et nous avons pu passer de longues minutes à les observer. Instant inoubliable et gravé à jamais dans ma tête, et celles de mes compagnons de voyage je suppose.



Jean-Jacques ne semble pas sensible à l'événement ! Tu as fais quoi cette nuit ?





Puis le troupeau s'en va vers d'autres pâturages. Que fait-il, le gros qui reste en arrière ?

En reprenant la piste nous apercevons un chacal qui se sauve devant la voiture. Oui, le petit point que vous apercevez là, c'est bien un chacal.

A ce propos, me vient en tête l'histoire de ce directeur de zoo qui voulait commander ce genre d'animal à un collègue. Mais en rédigeant sa lettre il bloque en écrivant « pouvez-vous me transférer deux chacas.. ? », Chacals ou chacaux ? Ne sachant comment écrire, il rédige à nouveau sa commande en disant : »Pouvez-vous me transférer un chacal... eh puis tiens, tant que vous y êtes mettez m'en un deuxième «.



Le chacal.

Chacal (au pluriel *chacals*) est le nom vernaculaire désignant en français plusieurs espèces de petite ou moyenne taille de la famille des canidés. Comme le loup et le chien, ils appartiennent au genre *Canis*.

On les trouve en Afrique et en Asie. Les chacals occupent une niche écologique semblable à celle du coyote en Amérique du Nord. Ils peuvent parfois se joindre à un petit groupe, mais ils chassent généralement seuls. De nature opportuniste, ils se

nourrissent principalement de charognes et de fruits et chassent de petites proies : petits mammifères, insectes, grenouilles, lézards et oiseaux. Ils mesurent 50 cm au garot et peuvent peser 15 kg. Il es souvent présenté comme un charognard mais il peut aussi être un redoutable prédateur lorsqu'il chasse en groupe les antilopes, phacochères, gnous. Il est omnivore et peu aussi bien manger des insectes, des serpents, mais aussi des fruits, des œufs ou des champignons.

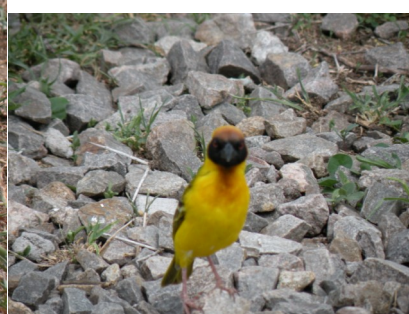
Nous nous arrêtons dans une aire de pique-nique pour « déguster » le contenu de nos cartons-repas. Tout autour de nous les damans et les mangoustes serpentent entre les tables pour récupérer le moindre reste des reliefs de repas. Un panneau interdit bien de distribuer de la nourriture aux animaux mais certains passent outre et de toutes façons il y a toujours quelques miettes qui s'égarerent. Les oiseaux aussi sont à l'affut et viennent se poser jusque sur les tables pour tenter d'amadouer d'un œil malheureux le touriste compatissant.

Le daman.

Autrefois fréquent et maintenant en voie de disparition, souvent confondu avec les rongeurs ou les lagomorphes le daman ressemble à un gros cochon d'Inde mais son étude fossile et anatomique prouve qu'il aurait comme parents proches les éléphants et les siréniens avec lesquels il



forme le groupe des subongulés. Jadis très répandu le daman est aujourd'hui menacé et confiné à l'Afrique et au Proche-Orient. Appelé aussi hyrax ou dassie, ce petit mammifère « sympathique » pèse de 2 à 5 kilos et vit dans les mêmes endroits que les éléphants avec lesquels il a beaucoup de caractères communs.



Après le repas, Annie et moi allons parcourir un petit sentier aménagé pour la découverte des différents aspects du parc du Sérengeti.



On peut aussi voir des sculptures forgées représentant les principaux animaux du parc, tel le lion, ci contre.

Nous repartons vers 14 h pour de nouveaux émerveillements.



Nous avons mangé, les vautours en font autant. Alors qu'un groupe cassait tranquillement une petite croute, un nouvel arrivant, visiblement plus costaud que les autres, se mit à faire la loi et vouloir la carcasse du gnou pour lui tout seul. Il fait un grand ménage, poursuit ceux qui aurait l'audace de ne pas lui faire la place, bouscule un marabout au passage et se retrouve enfin seul devant la carcasse. Ca ne va pas durer, les autres vont petit à petit se rapprocher et la chasse va reprendre.



Grâce à leur bec acéré en crochet, ils dépècent les carcasses qui émaillent la savane. Les vautours repèrent les charognes grâce à leur vue perçante et peuvent nettoyer une antilope

jusqu'aux os en 20 mn. D'une longueur de 60 cm à 1,40 mètre, son envergure varie de 2,35 m à 2,65 m pour un poids de 7 à 11 kg.

Le marabout

Le marabout d'Afrique est en fait une grosse cigogne chauve (1,50m de haut pour une envergure de 2,60 mètres), dotée d'une longue poche jugulaire rose, nue et pendante qui lui fait un goitre d'aspect peu flatteur.



Ce ciconiidé est carnivore et charognard. On le rencontre généralement à proximité des carcasses, parmi les vautours et les hyènes. Ayant besoin d'ingérer plus de 700 grammes de nourriture par jour, cet éboueur n'hésite pas à chasser les bébés crocodiles et les flamants roses.

Au loin, quelques voitures stationnées. Lorsque plusieurs véhicules sont arrêtés au même endroit, c'est en général parce qu'il y a des animaux. Et lorsqu'il y a beaucoup de voitures, c'est souvent des lions qui sont à proximité. Et nous avons la chance de nous retrouver devant un groupe de lions et lionceaux en plein repas, magnifique ! Enfin, pas pour le héros malheureux de cette scène : un incontournable gnou !



Pendant que d'autres mangent, certaines sont déjà en alerte et commencent à composer le repas du soir car au loin, cette ligne continue, c'est le long défilé des gnous dans leur migration annuelle. Nous avons eu de la chance d'assister à ces longues colonnes de gnous en route vers le Kenya, d'habitude la migration ne commence qu'en décembre. Ils s'y sont pris en avance cette année, peut-être les avait-on averti de notre venue ?

Je n'ai pas encore beaucoup parlé des girafes, que nous voyons souvent, par petits groupes. Et pourtant il y a beaucoup à dire sur ces élégants animaux.

La girafe est l'animal le plus grand en hauteur, pouvant, grâce à la longueur de son cou, atteindre jusqu'à 5,50 m ou même 5,80 m. Cependant celui-ci ne comporte pas

plus de vertèbres cervicales (7, de plus ou moins 40 cm chacune) que celui des autres mammifères. Les girafes dorment très peu, moins de 2 heures pour 24 heures, et plus volontiers le jour, car elles peuvent continuer à surveiller l'horizon. En réalité, elles somnolent debout, les yeux grands ouverts et pas plus de 3 minutes d'affilée.

Le poids d'une girafe varie entre 750 et 1 100 kg pour les femelles et peut aller jusqu'à 1 500 kg pour les mâles.

Les femelles girafes mesurent à l'âge adultes entre 4,00 m et 4,60 mètres de hauteur, soit 4,30 m en moyenne.

Son espérance de vie est de l'ordre de 26 ans (plus de 36 ans en captivité).

Son pelage à dominante rousse est réticulé ou tacheté de jaune ; son ventre est blanc.

Sa queue, mince et longue, terminée par un pinceau de poils noirs, mesure de 70 cm à 100 cm.

La tête porte deux ossicônes, des appendices osseux recouverts de peau. Les ossicônes des femelles sont couverts d'une touffe de poils tandis que ceux des mâles en sont pratiquement dépourvus après quelques combats. Les mâles développent parfois en plus des dépôts de calcium sur leur crâne qui finissent par donner l'impression qu'un troisième ossicône est présent.

Contrairement à une idée répandue, les girafes possèdent des cordes vocales mais elles n'émettent que très rarement des sons, se reposant davantage sur la vision que sur l'audition pour com-

muniquer via par exemple des postures et des mouvements du cou et de la tête. Néanmoins, il est possible d'entendre les girafons crier en situa-

tion de stress. Le cri de la girafe se rapproche du beuglement des bovins.¹

La girafe est le seul vertébré terrestre qui ne bâille pas.

Ses caractéristiques physiques, notamment la longueur de ses membres et de son cou, font qu'elle est considérée par la NASA comme le modèle idéal pour étudier l'effet de la gravité sur la circulation sanguine. Les phlébologues de la NASA ont copié son réseau sanguin pour réaliser la combinaison anti-G des pilotes de chasse et astronautes.

Son cœur de 11 kg, au myocarde renforcé, pompe 60 litres de sang

et bat à 170 pulsations par minute, ce qui donne une pression artérielle deux fois supérieure à la pression humaine. Dans les artères du cou, tout un réseau de muscles annulaires aide à hisser le sang jusqu'au cerveau. Dans les veines, des valvules orientent le sang vers le cœur.

Lorsque l'animal baisse la tête au sol, les valvules

de la jugulaire sont fonctionnelles et empêchent le sang de retomber vers le cerveau (ce qui conduirait à un « voile rouge »).

La veine jugulaire de la girafe est la plus longue et la plus droite du monde animal et possède 9 valvules. En 1993, à Vincennes, son endoscopie confirma que les constituants anatomiques d'une veine sont orientés en fonction de son axe d'aplatissement et donc qu'une veine a

bien deux faces et deux bords.

En bas des jambes où la pression est énorme, un système de capillaires sanguins très résistants (le



rete mirabile, ou merveilleux réseau), comparables aux nôtres, empêche l'œdème fatal.

Lorsqu'elle court, elle va à l'amble, à l'instar du chameau ou de l'ours, c'est-à-dire qu'elle lève ensemble les deux pieds du même côté. En vitesse de croisière, elle court à 15 km/h mais peut accélérer à 56 km/h en prenant un curieux galop. Les pattes avant se lèvent ensemble mais largement écartées pour éviter que ses sabots s'entrechoquent.

Son galop particulier est facilité par son long cou qui balance et crée l'équilibre, grâce à un petit muscle spécial qui le tire en avant.

La girafe se nourrit de feuilles d'arbre très nutritives, essentiellement des légumineuses, riches en sels minéraux car la girafe a besoin de 20 g/jour de calcium. Elle peut occasionnellement se nourrir de fleurs, fruits, graines ou cosses. Sa consommation quotidienne va de 7 kg

(nourriture rare) à 70 kg (nourriture abondante).

Elle ne se nourrit ou ne s'abreuve au sol qu'en écartant les pattes de devant ou en pliant les genoux, après avoir bien inspecté les alentours. Elle lève souvent la tête entre deux gorgées lorsqu'elle est dans cette posture péril-



leuse, mais elle trouve l'essentiel de ses besoins en eau dans la nourriture et ne va boire que tous les 1 à 2 jours.

Les acacias de la savane ont atteint des tailles leur permettant d'échapper aux zèbres et aux antilopes, mais leurs feuilles les plus tendres poussent entre 2 et 6 mètres, ce qui constitue pour la girafe la hauteur idéale et sa niche alimentaire.

Sa langue noire et préhensile est la plus puissante, la plus coriace et la plus longue (55 cm) parmi les ongulés. Elle peut l'allonger pour atteindre les pousses les plus tendres entre les barrières d'épines d'acacias.

La girafe n'a pas d'incisives à la mâchoire supérieure. Elle saisit donc les pousses d'acacias avec sa langue, puis les guide entre ses lèvres, referme la bouche et tire la tête en arrière pour racler les feuilles grâce à ses dents du bas.

Certains acacias se défendent en hébergeant dans des galles des *inexistante*)" fourmis agressives du genre *Crematogaster*,¹ à la morsure cuisante pour la bouche et les lèvres des girafes. Les acacias broutés émettent plus de nectar servant de nourriture à ces fourmis ainsi qu'une hormone végéta-

le de stress qui prévient en quelque sorte les acacias voisins d'une agression. Ces derniers augmentent leur production de tanin, qui rend les feuilles plus amères et moins appétissantes pour la girafe, laquelle s'éloigne alors pour aller brouter plus loin. Cette boucle de rétroaction expliquerait que les girafes et les éléphants n'ont jamais surexploité les acacias.

La saison des amours a lieu toute l'année avec un pic de naissances en décembre et en mai. Les girafes ne se reproduisent qu'une fois tous les deux ans. Un seul girafon naît lors de la mise bas.

Le grand mâle parcourt les pâtures des femelles pour trouver une partenaire. Il tente de dominer ses rivaux en leur coupant le passage et en dressant sa tête le plus haut possible. Le combat éclate lorsqu'un rival refuse de baisser la tête, de laisser le passage, ou fronce la lèvre en sa présence.

Dans les combats de girafes, les mâles utilisent leur tête comme une massue, qui est lourde, cornue et bosselée (comportement appelé necking). Ses ossicônes sont massifs et durs comme de l'ivoire et sur son front pousse une excroissance osseuse, la corne médiane.

Les deux mâles se cognent jusqu'à ce que l'un d'eux abandonne. La tête d'un

mâle de 15 ans pèse 10 kg de plus que celle d'un jeune adulte de 7 ans, ce qui lui permet de gagner à tous les coups, mais le perdant est rarement tué et ils ne se battent jamais à coups de sabots.

Une fois qu'un mâle a conquis une femelle, ses amours sont caressantes et paisibles, avec beaucoup de coups de langues.

La girafe peut commencer à mettre bas dès l'âge de 5 ans. La gestation dure environ 15 mois. La mise bas s'effectue debout et le girafon tombe de près de deux mètres de haut. Il y a des risques que le girafon meure à la naissance, car en tombant il peut se blesser, et notamment se briser la nuque, même si cela reste exceptionnellement rare. La girafe met au monde le plus souvent un seul petit à la fois, exceptionnellement deux.

À la naissance, le girafon mesure 2 mètres pour un poids variant de 40 à 80 kg. Les jambes sont plus longues que le cou et sortent les premières. Le cou est proportionnellement moins long que celui des adultes. Sur la tête, deux touffes de poils noirs recouvrent les cartilages des futurs ossicônes, qui se souderont avec les os du crâne. Il

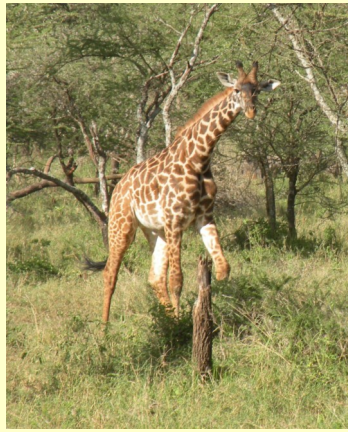
s'agit de l'un des rares animaux dont les appendices crâniens existent dès la naissance.

La girafe n'adopte son petit que s'il est capable de se tenir rapidement debout (généralement au bout de 15 minutes) et de stimuler la lactation. Au bout d'une heure, il doit tenir sur ses pattes pour atteindre les mamelles de sa mère où il pourra se nourrir d'un lait très gras. Dans le cas contraire, elle l'abandonne ou même le tue.

La mère se fait comprendre de son petit en le caressant avec le bout de son museau. Elle l'incite ainsi à la suivre et à la téter, créant ainsi le lien maternel.

Le girafon grandit de 1 mètre durant la première année de sa vie. À six mois, il approche les 3 mètres et à 7 ans, il aura sa taille d'adulte avec un minimum de 5 mètres.

Le sevrage intervient au bout de 12 à 16 mois mais le girafon peut rester avec sa mère jusqu'à l'âge de 2 ans et demi. Après cette période, il est gardé dans une « nurserie » qui permet à sa mère d'aller s'alimenter. La maturité sexuelle est acqui-



se au bout de 3 à 4 ans pour un girafon femelle, et 4 à 5 ans pour un mâle.

Adulte et en bonne santé la girafe n'a à craindre que le lion, et encore : elle le voit approcher de loin et peut d'une ruade lui briser le crâne ou les côtes, ou encore le semer à la course, car elle est aussi rapide que le lion. Par contre les jeunes qui échappent à la surveillance de leur mère ou isolés du troupeau et les sujets affaiblis par la vieillesse, la maladie ou une blessure, peuvent être la proie de prédateurs

comme les lions, les hyènes rayées, les hyènes tachetées, les léopards ou les lycaons. C'est ainsi que trois girafons sur quatre se font tuer avant l'âge de trois mois. Aux points d'eau, les girafons peuvent aussi être victimes des crocodiles.

La girafe se repose et dort debout. Ce n'est que si elle se sent parfaitement en sécurité qu'elle dormira et se reposera par terre. En effet, de par sa stature, elle met beaucoup de temps à se relever, ce qui la rend vulnérable aux prédateurs.

Et ce n'est pas fini, cette journée a vraiment été exceptionnelle. Car nous avons vu un animal que peu de touristes ont la chance d'apercevoir au cours d'un safari : un léopard ! C'est Vincent, notre guide, qui s'est douté de la présence de l'animal lorsqu'il a vu des hyènes (je vous les présenterai un peu plus tard) au pied d'un arbre. Le léopard a l'habitude de grimper ses proies dans un arbre pour pouvoir manger en toute tranquillité. Mais lorsqu'il est rassasié il laisse retomber la carcasse de sa proie sur laquelle il reste de quoi satisfaire bien des charognards. Et les hyènes le savent et attendent patiemment que le repas tombe, comme le renard de La Fontaine. Nous avons donc repéré les hyènes au pied de l'arbre, restait à trouver le léopard. Nous cherchions dans l'arbre, il était à terre, caché dans les herbes. Voilà donc la seule photo que j'ai pu prendre de l'animal. Peut-être mes compagnons de voyage ont-ils pu faire mieux ? Au moment où j'écris ces lignes, je n'ai pas encore pu visionner leurs photos.

Le léopard (ou panthère) est le plus gros et le plus secret des félins tachetés. Puissant, massif (et pourtant d'une grâce extrême), il mesure de 1,30 à 1,90 m de long pour un poids de 45 à 65 kg pour le mâle. Excellent chasseur, rapide et silencieux, ce fauve possède également un atout majeur : son somptueux pelage. Cette robe émaillée de taches, de rosettes noires et mordorées, lui sert de camouflage. Longtemps chassé pour ce pelage, le léopard mène aujourd'hui un mode de vie principalement nocturne et est relativement difficile à observer. Mais on peut parfois l'apercevoir, le jour, nonchalamment installé sur la fourche d'un arbre. Le léopard passe en fait la majeure partie de son



temps dans les arbres. Il ne quitte les zones boisées que pour chasser. Une fois sa proie capturée, il la hisse (parfois à plus de 10 m de hauteur) au creux d'une lorte branche, à l'abri des autres prédateurs qui pourraient la lui dérober.

Il chasse surtout à l'affût, principalement les zèbres, les antilopes, les gazelles, les babouins... mais ne dédaigne pas les oiseaux, les chacals, les serpents, quelques lionceaux laissés sans surveillance... et parfois l'homme ! Les sujets mélaniques, appelés communément " panthères noires", se rencontrent surtout en Asie, mais quelques-uns vivent dans le parc des Aberdares au Kenya.

Et la journée se termine en beauté puisque sur le chemin du retour nous croisons un troupeau de buffles.

Colossal avec son imposante carrure de lutteur, le buffle africain force d'emblée l'admiration et le respect. Longtemps, il figura parmi les trophées les plus convoités des chas-

D'un naturel généralement placide, il est pourtant l'animal le plus redouté des chasseurs, car ses charges sont imprévisibles et souvent mortelles. Ce sont surtout les mâles



seurs. Aujourd'hui encore, pour le chasser en Tanzanie il suffit de payer... Gigantesque (certains individus atteignent une hauteur de 1,70 m au ganot pour un poids de 800 kg !), il est aisément reconnaissable à ses énormes cornes bombées qui se rejoignent sur son front, formant un casque. Elles sont une arme à la fois offensive et dissuasive à laquelle nul n'ose se mesurer. Lorsqu'il vit en groupe et qu'il est attaqué, il forme un cercle étanche, protégeant les jeunes et les plus faibles en son centre, présentant à l'assaillant un rempart de cornes menaçantes.

isolés ou les femelles accompagnées de leurs veaux qui sont à craindre ! Néanmoins, de près ou de loin, il est nécessaire de rester vigilant !



Le buffle vit en troupes, atteignant parfois jusqu'à 2 000 têtes, non loin de points d'eau où il va régulièrement s'abreuver (il reste intransigeant sur sa ration de 30 à 40 litres d'eau quotidienne !). Son activité est surtout nocturne, et le jour on peut l'apercevoir, nonchalamment couché à l'ombre d'un arbre... ruminant ou se vautrant dans la boue pour se rafraîchir et se débarrasser de ses parasites. cet herbivore raffole de graminées, de plantes herbacées et de feuillages.

Voilà, la journée complète dans le Sérengeti est terminée. Nous rentrons au camp et la première des préoccupations est de passer sous la douche car une journée complète sur les pistes, ça empoussière. Hélas, trois fois hélas, l'eau chaude n'est pas au rendez-vous. Notre tente est tout près de celle de Jean-Pierre et François et j'entends ce dernier qui se lamente devant son robinet en attendant désespérément une eau au moins tiède. Je décide donc d'aller chercher des boissons en attendant que l'eau chaude arrive. C'est aussi un rite vite adopté : une bière dès le retour, mais autant l'eau reste fraîche, autant les bières que nous boirons durant notre séjour dans les parcs seront tièdes. Car ce qui manque, c'est l'électricité ! Les groupes ne fonctionnent qu'à partir d'une certaine heure, en principe 17 heures. Donc relativement peu de temps avant notre retour, ce qui a pour conséquence de ne pas avoir le temps de chauffer l'eau et de ne pas refroidir les réfrigérateurs. Pauvres de nous !

Mais pendant que je « déguste » ma bière tiède, j'entends François qui hurle : « Ca y est l'eau est chaude, et même bouillante », il semble qu'il a failli se brûler. C'est le signal que nous attendions pour nous même passer sous la douche, merci François.

Autre léger désagrément, il n'y a pas de prises électriques dans les tentes, il faut recharger les batteries des appareils photos (elles en ont besoin) dans le bâtiment du restaurant. Toute une table remplie de prises est à notre disposition, le principal est de bien repérer la position de sa batterie qui ressemble souvent à celle des autres afin de ne pas se tromper en revenant la chercher.

Après la douche, assis sur la terrasse de notre tente, nous contemplons les gnous et les zèbres qui défilent à quelques dizaines de mètres et les impalas qui se regroupent autour des arbres.

Ce soir, le repas est sous forme de buffet, bon et copieux.

A la sortie, un garde armé d'un arc et d'une lampe nous propose de nous raccompagner à notre tente. Je lui dis que c'est inutile car je connais le chemin mais il insiste, disant que des animaux peuvent pénétrer dans le camp. Effectivement, arrivés à proximité de la tente, nous entendons des bruits insolites. C'est à ce moment que je réalise que le porte-clés du cadenas qui sert de fermeture à notre tente est un sifflet : pour appeler à l'aide en cas de problème ?

Mercredi 21 novembre

Lever 6 h 30. C'est notre plus grosse journée de route : 325 km à parcourir.

Départ à 7 h 30 et tout le long de la route les maintenant traditionnels lions, girafes, zèbres, buffles, girafes, autruches, phacochères... Tiens, il me semble que je ne vous ai encore rien dit sur les phacochères ?

Le phacochère, malgré son air rustique, est un animal attachant. Il suffit de l'observer foulant la poussière des savanes, sa queue dressée comme une hampe de drapeau ou broutant, agenouillé sur la partie calleuse de ses membres antérieurs. Ce cochon sauvage pèse parfois jusqu'à 140 kg. Vous le reconnaîtrez à sa large tête, de forme allongée, qui se termine par un groin très plat. Les quatre protubérances très notables sur sa face lui ont valu le surnom peu glorieux de sanglier verruqueux deux verres font saillie de chaque côté des défenses et deux autres sont situées sur le bord externe des yeux. Et puis il y a



ces défenses - ses canines supérieures recourbées vers le haut sortent de sa bouche, qui lui servent d'arme et d'outil pour déterrer les bulbes, racines, tubercules et herbes dont il est très friand. Court sur pattes (mais c'est un excellent coureur !), il présente un corps allongé à la peau épaisse, rugueuse et presque nue (à l'exception de quelques soies blanchâtres). Il porte, du sommet du crâne à la naissance de la queue, une crinière touffue et érectile aux longs poils brun-gris. D'un naturel combatif, il succombe toutefois sous la

griffe des lions et des léopards.

Nous arrivons bientôt au poste frontière qui marque la sortie de l'espace protégé du Sérengeti. Une fois passé ce poste, nous sommes toujours dans l'espace du parc mais celui-ci est d'accès libre.

Certains profitent de l'arrêt pour se rendre au toilette, d'autres profitent d'un petit muret pour trouver un endroit pour s'asseoir un peu plus confortable que les sièges des voitures !

Je discute avec un des guides et je lui demande son nom car je n'avais pas eu l'occasion d'entamer une conversation avec lui depuis le début de notre voyage. Et lorsqu'il me dit son nom, je me mets à rigoler. Il s'étonne et je lui raconte ce qui me fait rire. Tout au long des trajets en voiture les chauffeurs communiquent entre eux par talkies-walkies. Et Vincent, notre chauffeur, commençait pratiquement invariablement ses conversations par « Aruna, aruna ». Ce que d'autres faisaient aussi. J'avais fini par en déduire que « Aruna » voulait dire « allo » en swahili. Eh bien non ! Aruna, c'est le prénom du guide avec lequel je discute.



Les langues swahilies (parfois écrit *souahéliés* en français) sont un groupe de langues bantoues de l'Afrique de l'Est qui sont le fruit d'un métissage de langues africaines, d'arabe et du persan. Elles possèdent des caractéristiques communes et surtout un vocabulaire commun qui permet à un de leurs locuteurs de se faire plus ou moins comprendre des divers locuteurs de ce groupement de langues, on ne peut parler d'intercompréhension pour toutes ces formes tant la variété linguistique est grande. La plus utilisée et populaire de ces langues est le *kiswahili* (« langue swahilie » en swahili), une version standardisée et adoptée soit comme langue nationale au Kenya et en Ouganda soit comme langue officielle *de facto* en Tanzanie.



Mais aujourd'hui devrait être une journée tout aussi extraordinaire qu'hier, nous allons descendre dans le cratère du Ngorongoro.

Mais avant cela, nous avons décidé de nous arrêter en route pour visiter un village Massaï au pied du volcan. Il faut déjà deux bonnes heures pour refaire à l'envers le trajet de l'aller. Les voitures roulent vite sur ces pistes parfois parfaitement lisses, mais parfois aussi en véritable tôle ondulée, nous avons l'impression de rejouer « le salaire de la peur ».

Et le dos est un peu douloureux le soir à l'étape.



Afin de normaliser les rapports autrefois houleux entre les tribus Massaïes et les touristes, le gouvernement tanzanien a réglementé les conditions de visite des villages. Les Massaïes qui avaient été chassés du parc national lors de sa création en 1959, furent autorisés à y revenir en 1992, mais ils n'ont plus le droit de descendre faire paître leur troupeau dans le cratère. Ils ont maintenant le droit de demander 50 \$ par véhicule pour la visite de leurs villages. On est alors reçu par un habitant du village parlant anglais, un groupe d'habitants présentent quelques danses traditionnelles, on fait une balade à l'intérieur du village cerné par des haies de branchages à épine pour éviter que les fauves ne s'introduisent la nuit, on nous fait entrer dans la salle de classe, puis, bien évidemment, on tente de nous vendre quelques pacotilles absolument garanties « locales », notamment des colliers en perles de plastiques ?



Le comité d'accueil exécute quelques danses avant de nous inviter dans le village



A cet âge là, on est encore totalement naturel

Visite du village Massai



La plupart de ces fiers guerriers qui ne vont pas pieds nus sont chaussés de sandales dont la semelle est découpée dans des pneus de voiture. On peut facilement imaginé les propriétaires de ces élégantes chaussures : - Tu es content de tes sandales ?



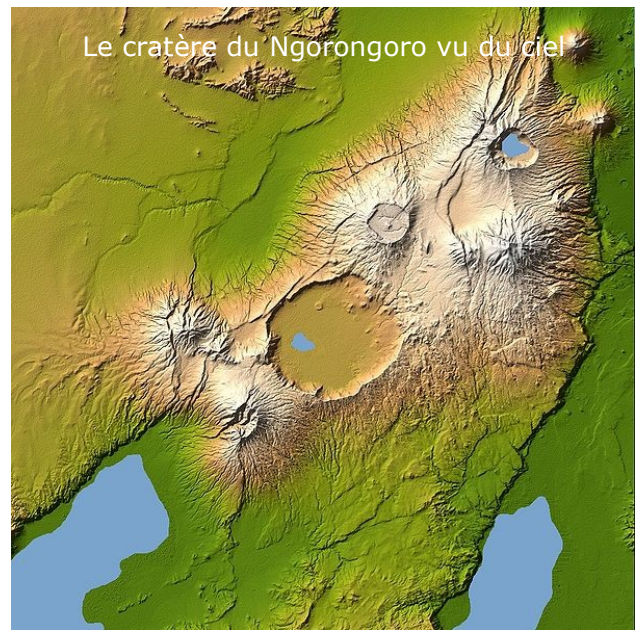
- Oui, moi je prends des Michelin, ça tient bien la route.
 - Moi je préfère les Dunlop, ils sont plus confortables.
 - Oui mais pour les hivers boueux, les Michelin dérapent moins.
- Et un troisième d'ajouter :
- Les Continental s'usent beaucoup moins vite. Ils sont increvables.

Nous avons les mêmes à la maison, sauf que là il s'agit de Nike ou d'Adidas.

Visite du village Massai



Nous quittons les Massaïs et entamons la montée vers la crête du Ngorongoro. Arrêt au début de la piste qui s'enfonce dans le cratère pour quelques photos.



Maria soigne tout, les lombagos de Chochotte, pardon ! De Jean-Jacques, les points noirs, et plus si affinités !



La descente dans le cratère s'effectue par une piste raide qui descend rapidement les 600 mètres de dénivelés.

Ce qui frappe d'abord en entrant dans le cratère du Ngorongoro, c'est son immensité, Paris y tiendrait tout entier. On a du mal à imaginer que toute cette étendue, 20 km sur 16, ait pu être un lac de lave. On y trouve différents types de paysage : steppes herbeuses, savanes avec quelques ruisseaux, marais, quelques monticules. Je suis surpris d'y trouver de l'eau courante, où s'évacue-t-elle de cet espace complètement fermé ? Probablement s'enfonce-t-elle dans les profondeurs pour aller ressurgir très loin à l'extérieur du cratère. Mais nous sommes là aussi pour voir des animaux, voici ce qu'en dit le guide du routard :



Nos valeureux chauffeurs

Animaux à observer dans le cratère

Le cratère du Ngorongoro est un monde clos, refermé sur lui-même. Cela explique la difficulté pour les animaux d'y entrer ou d'en sortir. C'est l'un des seuls endroits de Tanzanie et même d'Afrique où l'on peut voir les « Big Five » (éléphants, rhinocéros, lions, buffles et léopards) réunis dans un même lieu. En fait, les léopards sont souvent bien cachés dans les forêts qui tapissent les bords du cratère, et ne sont donc pas faciles à observer depuis les pistes. Il n'y a pas non plus de girafes, d'impalas ni de topis. Mais rassurez-vous, votre journée ne sera pas perdue car vous ferez le plein d'émotions, surtout quand votre guide vous entrainera loin des autres véhicules tournant désespérément à la recherche d'un couple de rhinocéros ou d'une lionne accompagnée de ses lionceaux. En principe, il ne doit pas y avoir plus de 5 véhicules à la fois autour d'un groupe d'animaux.

On dénombre aujourd'hui près de 30 000 gros mammifères.

- Les éléphants. Ils sont environ 25 seulement dans le cratère, essentiellement de vieux mâles (pas assez de nourriture pour tout le monde). Leurs défenses en ivoire plus belles ici qu'ailleurs, sont longues et harmonieuses en raison de la qualité de l'herbe qu'ils mangent. Les mâles font quelques incursions dans les cratères et sortent pour rejoindre les femelles qui vivent dans les forêts à l'extérieur et pour trouver des sels minéraux. On peut voir sur la route qui longe le cratère des trous faits par leurs défenses dans la terre.

- Les rhinocéros. Le cratère du Ngorongoro est un des derniers endroits de Tanzanie où vivent des rhinocéros noirs. Ils sont aujourd'hui une vingtai-

ne alors qu'on en dénombrait une centaine en 1965. On peut les voir assez facilement, mais de loin. Pour les protéger, les gardes ont reçu comme instruction de tirer sans sommation une fois la nuit tombée. Les rhinocéros ne sortent pas du cratère et, pour se nourrir en sels minéraux, ils mangent les excréments des éléphants qui, eux, entrent et sortent plus facilement.

- Les lions. Ils sont une bonne centaine, chacun des 5 clans présents vivant dans un espace bien délimité. En 1962, les lions furent décimés par une épidémie apportée par des mouches. On a cru alors qu'ils allaient définitivement disparaître du cratère. En 2001, de nouveau, les mouches ont causé quelques soucis mais de courte durée et sans provoquer de décès. Les jeunes mâles les plus faibles sont souvent rejetés du cratère et doivent trouver un autre territoire.

- Les buffles. Très nombreux, presque 10 000. Ils sont arrivés au milieu des années 1970, tandis que les Massaïs et leurs troupes quittaient le cratère.

- Les léopards. Rares, mais il y en a. On peut, avec un peu de chance, en apercevoir le long du cours de la Munge et sur les pentes boisées..

- Les autres animaux observables. Hippopotames : 155, gnous : 13 000, zèbres : 5 000, gazelles de Thompson, gazelles de Grant, élans du cap, bubales, phacochères, autruches, des prédateurs comme les chacals et les hyènes, et quelques guépards, reconnaissables aux dizaines de voitures tournant autour lorsqu'ils font la moindre sortie. De nombreuses espèces d'oiseaux : canards, cigognes, oies, flamants, hérons, ibis, pluviers, outardes, grues couronnées. Mais il n'y a pas de girafes, c'est trop difficile pour elles de descendre dans le cratère.

Disons le tout de suite, nous avons été un peu déçu ! Nous pensions voir beaucoup plus d'animaux et, de plus, le temps était maussade. Ce qui explique peut-être que les animaux ne se montraient pas trop. Mais l'endroit est grandiose et l'orage qui gronde au nord du cratère ajoute à l'atmosphère étrange et poignante qui y règne. Où que l'on se tourne, le regard bute

sur les flancs du cratère. Nous sommes dans un cirque totalement fermé, mais ici les animaux sont libres. Les premiers que nous voyons sont les éléphants puis, comme il est déjà plus de 13 heures, nous nous arrêtons sur une aire de pique-nique. « Aire », est un bien grand mot, il y a une cabane abritant les toilettes. Nous pouvons nous y rendre mais interdiction de stationner à l'extérieur, nous déjeunons dans les voitures.

Alors commence des allées et venues sur les pistes, nous y verrons quand même des autruches, des buffles, un grand rassemblement de hyènes et de chacals, quelques lions, des hippopotames, des grues, des flamants roses, des canards, un serpentaire, et bien évidemment les inévitables gnous ! Et puis, tout à coup, Vincent stoppe la voiture et nous dit : « Là bas, un rhinocéros ». Nous scrutons la plaine aussi loin que nous le pouvons sans y voir l'énorme bête. « Si, tout au fond, il est couché », insiste Vincent. Effectivement, à l'œil nu on distingue à probablement près d'un kilomètre, une forme allongée. Avec les jumelles on peut effectivement se rendre compte que c'est un rhinocéros. Je regarde ce que cela donne avec le téléobjectif de l'appareil photo et je juge que cela ne rendra rien. Idiot que je suis ! Ça ne me coûtait rien d'appuyer sur le déclencheur, j'aurai pu ensuite recadrer la photo et j'aurai eu un rhinocéros. Car Mico, avec un téléobjectif moins puissant (mais avec une définition probablement bien meilleure) me fera voir celle qu'il a prise où l'on distingue très nettement la bête.

Le rhinocéros.

Tout droit surgi de la préhistoire, ce colosse aux allures de char d'assaut se fait, hélas, beaucoup trop rare au Kenya et en Tanzanie. Massacré pour ses cornes aux prétendues vertus aphrodisiaques, le rhinocéros déserte de façon alarmante les savanes et les steppes buissonnantes où jadis il abondait. Mais de nombreuses mesures de protection ont permis, petit à petit, de voir leur nombre augmenter, après un creux dramatique.

En Afrique, on distingue deux espèces de cet imposant mammifère : le rhinocéros blanc et le rhinocéros noir. Mais ces deux rhinocéros sont entièrement gris,.. et c'est en fait leur régime alimentaire et leur taille qui les distinguent l'un de l'autre ! Le blanc, cet herbivore de taille imposante, 4 mètres de long pour un poids pouvant atteindre 5 tonnes, est un brouteur invétéré



Photo copiée sur internet, malheureusement !

et se nourrit essentiellement d'herbe rase. En revanche, le rhinocéros noir, de taille plus modeste, 3 mètres de long pour un poids de 1,5 t, possède une lèvre supérieure proéminente, pointue et préhensile. Essentiellement phyllophage, il se nourrit de feuilles, bourgeons, rameaux épineux et arbustes parfois très toxiques pour l'homme. Les deux espèces africaines sont totalement dépourvues d'incisives.

Le rhinocéros blanc a totalement disparu de Tanzanie. Et si, depuis peu, il est possible de l'apercevoir au Kenya, c'est qu'il y a été réintroduit.

D'un naturel généralement placide, le rhinocéros blanc affectionne les endroits couverts et boisés. Le rhinocéros noir est, lui, beaucoup plus irascible, et ce blindé - une fois importuné---peut se montrer redoutable lorsqu'il charge, il atteint des pointes de vitesse de 50 km/h.

Nous en verrons un autre un peu plus tard, mais encore plus loin. Et pourquoi n'ai-je pas mis la photo de Mico dans ce carnet plutôt que d'aller pomper une photo sur internet ? Vous le saurez si vous lisez ce récit jusqu'à la fin !



Hyènes et chacals se partagent les restes du repas d'un lion



Même pas peur !

Oiseau de grande taille, 1,90 m en moyenne pour les femelles, à 2,50 m pour les mâles avec un poids allant de 90 kg en moyenne pour les femelles à 150 kg pour les plus gros mâles, l'autruche est un oiseau incapable de voler. Son espérance de vie est d'environ 70 ans (40 ans en captivité). Elle figure sur la liste d'espèces menacées de disparition selon l'UICN.



veloppé, lorsqu'elle court. La faculté de voler a été remplacée par la puissance des pattes, qui lui permet de courir aussi vite que des mammifères. Cette puissance est telle que l'autruche n'a aucun prédateur, le lion lui-même en a peur, en effet, le mâle dominant d'un groupe d'autruches défendrait immédiatement les petits autruchons en donnant un coup de pattes meurtrier à l'animal qui oserait s'y attaquer. Un coup de pied équivaut à 200 kg d'impact, ce qui est parfaitement à même de mettre tout adversaire hors de combat.

L'autruche est le plus rapide des oiseaux terrestres. Elle se déplace en marchant. Grâce à ses très longues pattes musclées, ses genoux flexibles et souples, les autruches sont très rapides et endurantes, ainsi elles peuvent courir à la vitesse de 40 km/h pendant une demi-heure et atteindre lors d'un sprint une vitesse moyenne à plus de 70 km/h^[2] avec des pointes proches de 100 km/h sur de très courtes distances^[3], elle est plus rapide que la lionne. L'autruche peut sauter 1,50 mètre de hauteur et 4 mètres de longueur. Ses pattes n'ont que deux doigts, elle se repose sur le doigt intérieur, le plus dé-



À l'âge adulte, la tête et le cou de l'autruche sont dénudés ou garnis d'un duvet épais. Le plumage du corps est abondant. Les ailes sont courtes mais normalement constituées. Il existe un important dimorphisme sexuel : le mâle possède un plumage noir avec l'extrémité des ailes blanches tandis que la femelle a un plumage brun terne. Leurs yeux sont généralement plus grands que leurs cerveaux

Une courte histoire pour faire intermède dans ce récit :

Deux autruches femelles se promènent dans la savane lorsque l'une se retourne et dit à l'autre :

- Il y a deux mâles qui nous suivent.
- Cachons nous vite ! Dit la seconde.

Et aussitôt elles enfouissent leur tête dans le sable.

Les deux mâles s'arrêtent



Un mâle suivant une femelle consentante !

brusquement et le premier dit au second :

- Mais où sont-elles passées ?

Bon, je ne sais pas si elle fera rire tout le monde, mais moi j'aime bien ces histoires absurdes, comme celle de l'hippopotame qui s'adresse à son voisin et qui dit : « Je n'arrive pas à me mettre dans la tête qu'on est mercredi aujourd'hui ! ».





Les flamants roses, présents par millions, offrent toujours ce spectacle unique d'une grande bande rose posée sur l'eau des lacs. La couleur de leurs plumes provient d'un pigment, le caroténoïde, très abondant dans les algues qu'ils ingèrent. La femelle pond un œuf unique et les parents nourrissent leur rejeton avec un « lait » produit dans leur jabot.

Un dernier petit tour qui nous permet de voir un serpenteaire arpentant la steppe :

L'aigle serpenteaire est un rapace terrestre qui peut mesurer jusqu'à 1,30 mètres de haut et peser 4 kg. Reconnaisable à ses longues pattes et à ses plumes en panache à l'arrière de la tête (qui lui valent son surnom de « secrétaire »), il traque les insectes et les petits rongeurs. Lorsqu'il rencontre un serpent, il le tue en le piétinant avant d'en faire son déjeuner. C'est un grand marcheur mais il peut aussi voler et planer.



Allez, encore une petite histoire avant de remonter du Ngorongoro : C'est un zèbre qui s'est enfui du zoo. Il rencontre un cheval et lui demande qui il est et à quoi il sert. Le cheval lui répond qu'il est un cheval et qu'on l'attèle à la charrue pour labourer les champs. Le zèbre poursuit son chemin et croise un taureau, il lui pose la même question :
 - Qui es-tu ?
 - Je suis un taureau.
 - Et tu sers à quoi ?
 Ce à quoi le taureau répond :
 - Enlève ton pyjama, je vais te faire voir.



Nous remontons les pentes du Ngorongoro et nous retrouvons bientôt à l'endroit où nous nous étions arrêtés il y a deux jours pour prendre les premières photos du cratère.



Nous redescendons sur le flanc sud du cratère et arrivons bientôt à l'entrée (qui pour nous est la sortie !) du parc du Ngorongoro. Et là, miracle, nous retrouvons une route goudronnée. Non pas que nous ayons détesté les pistes, bien au contraire. Mais nos dos ont souffert de ces nombreux kilomètres sur des portions parfois très irrégulières, genre tôles ondulées, sur lesquels les chauffeurs roulent gentiment lorsque nous sommes en safari, mais sur lesquelles ils peuvent rouler à 90 km/h lors des déplacements entre deux sites.



La piste en haut de la monte du cratère. Etonnant, ces femmes qui se promènent tranquillement dans un endroit où vivent des animaux sauvages ?

Nous voilà donc sur une route. Eh bien pas pour longtemps ! A peine 2 ou 3 kilomètres plus loin, nous bifurquons sur la droite et nous retrouvons sur une piste étroite, pentue, creusée d'ornières profondes, la pire que nous ayons empruntée jusqu'à cet instant ! J'ai tenté de prendre des photos en roulant mais impossible tellement nous étions secoués, tous les clichés étaient flous. Et ça dure sur plusieurs kilomètres !

Nous traversons d'immenses plantations de café et arrivons enfin dans notre campement. Celui-ci est le plus spartiate, pas d'électricité, pas de prise électrique dans la tente, pas d'eau chaude, tout est monté sur pilotis et lorsqu'on est assis sur la cuvette des WC il ne faut pas trop bouger (vous me direz que quand on est là, on ne gesticule pas trop en principe !) car j'ai l'impression que je vais passer à travers le plancher. Comme d'hab, tout à l'envers : Douche froide et bière tiède !

Nous nous retrouvons pour diner. Bien que rien ne nous était imposé au niveau des horaires de repas (la fourchette était en général entre 19 heures et 21 heures), nous nous sommes pratiquement tous retrouvés chaque soir à la même heure pour partager le diner, et raconter sa journée, qui n'était pas forcément la même pour tous, nos 4 véhicules ne se suivant pas toujours. Ce soir, du porc ! C'est la première fois qu'on ne nous propose pas poulet ou agneau.



Notre tente



La salle de bains

Là encore un garde, mais un massai cette fois en tenue locale, nous accompagne jusqu'à notre tente et nous ferme les deux pans, à cause des buffles précise-t-il.

Pas de moustiquaire au dessus du lit ici, nous sommes en altitude et il n'y a pas de moustique paraît-il.

La nuit, je suis réveillé à plusieurs reprises par des hurlements stridents très près de la tente. Un animal, bien sur, mais lequel ?



Ce que l'on peut voir de notre tente, moustiquaire de la tente baissée : la forêt tropicale remplie d'animaux féroces.

Jeudi 22 novembre

Lorsque nous nous rendons au restaurant pour le petit déjeuner je demande au garde quel animal poussait les cris entendus dans la nuit. « Les hyènes » me répond-il. Le campement est installé au beau milieu d'une plantation de café et on nous propose d'en acheter, ce que nous faisons à peu près tous il me semble. Il est emballé dans des sachets en plastique mais on peut quand même sentir l'odeur à travers, nous en prenons deux, ils vont parfumer notre valise.



Jean-jacques à la chasse.
Phase 1, faire mine de chercher quelque chose.



Phase 2 : phase d'approche.



Phase 3 : l'accotement.
Dommage pour toi Jean-jacques, là c'est chasse gardée. Et celui qui surveille n'est pas un des 3 derrière toi mais celui qui est derrière l'objectif.

Nous repartons en empruntant la suite de la piste d'hier. « Ca va faire passer le petit déjeuner » nous dit François, le problème est que si ça dure trop, on ne sait pas si ça va le faire passer par le bas ou par le haut ? François nous dit aussi que le garde qu'il a questionné sur les bruits de la nuit lui a dit que c'était les éléphants qui barrissaient que nous avons entendu.



Nous ne saurons donc jamais quels animaux se trouvaient à proximité immédiate de nos tentes, seule certitude, nous étions bien au milieu de la jungle.



Le café



Plantation de café

Hier soir a eu lieu un début de d'incident avec nos guides concernant le programme de ce jour. Il était prévu que nous roulions « hors des sentiers battus », dit le programme et au vu de la piste que nous empruntons actuellement, le programme est scrupuleusement respecté, mais nous devons visiter un village de la tribu « Hadzabé » l'après-midi. Or, Sylvestre, le chef de nos guides, nous proposait de faire cette visite le matin et de nous laisser l'après midi libre. Comme nous sommes chaque soir au milieu de nulle-part, une après midi libre est une après midi à ne rien faire. Nous avons donc négocié en acceptant la visite du village ce matin mais avec une promenade vers le lac Eyasi l'après midi, ce que les guides ont accepté.

Hakuna matata

Il est peut-être temps d'expliquer la signification de ce terme que j'ai fait figurer en bas de page tout au long de ce récit. C'est un leitmotiv repris en permanence par les tanzaniens (et probablement tous les peuples parlant le swahili), on le retrouve aussi dans la chanson du Roi lion, qu'Eléa, ma petite fille, me réclame pratiquement tous les soirs après son bain lorsqu'elle est à la maison. Que signifie donc Hakuna matata : ça veut dire « pas de problème », ou « tout va bien ». Et donc dès qu'une difficulté surgit, l'éternel optimisme africain y répond en disant : hakuna matata, il n'y a pas de problème, rien que des solutions.

Après deux bonnes heures de pistes cahoteuses nous arrivons dans le secteur des Hadzabé. Mais il y a là aussi un droit d'entrée. Nous stationnons donc un moment et Véronique en profite pour se faire mettre des gouttes dans les yeux. Et ce n'est pas une mince affaire. Il faut s'y mettre à plusieurs, je propose une anesthésie générale, mais Nicole aidée d'Olivier qui immobilise la patiente (mais le terme est très impropre dans ce cas) fini par placer quelques gouttes du



liquide bienfaiteur dans les yeux enfin ouverts de Véronique.



Après avoir satisfait aux conditions d'entrée, nous repartons et quelques kilomètres plus loin nous arrivons dans le village.

Nous sommes accueillis par un homme qui n'est visiblement pas un habitant de ce lieu. Les hommes et les femmes du village sont vêtus d'habits traditionnels avec sandales Michelin, lui est en jean, chemise et baskets. Il nous explique le déroulement de la visite : musique et chants, ensuite chasse et tir à l'arc.

A l'entrée du village, sont disposés quelques trophées de chasse impressionnants, notamment ces cornes de grand Koudou qui laissent Véronique songeuse :



Mico porte les cornes, François vérifie s'il a aussi les sabots !



Le grand koudou.

Malheureusement très rare, le grand koudou est peut-être la plus majestueuse des antilopes africaines. Pendant longtemps, son trophée était parmi les plus recherchés : Hemingway en avait d'ailleurs fait une fixation. Sa taille impressionnante (1,50 m au garrot), son port de tête altier, les cornes torsadées longues de 1 mètre du mâle l'identifient sans peine. Son pelage gris souris s'éclaircit sur les flancs où sont imprimées de 6 à 8 lignes blanches. La femelle et les jeunes sont plus roux. Le grand Koudou se distingue aussi à ses oreil-



Photo internet, Dommage !

les, très longues et aux bords blancs, à une crinière assez marquée et à une barbe foncée prolongée par une frange de poils jusqu'à l'entrejambe. Les lèvres sont blanches. Animal des zones arides, on le rencontre au Kenya dans les parcs de Marsabit et Tsavo, dans la réserve de Samburu et près du lac de Bogoria. Le rut donne lieu à d'impressionnants combats, il n'est d'ailleurs

pas rare que l'un des deux prétendants y perde la vie.

Le peuple Hadazabé



Véritables aborigènes de Tanzanie, ils représentent aujourd'hui une population de 1 500 à 2 000 personnes à subsister dans le bassin du lac Eyasi, ils sont l'un des plus anciens peuples d'Afrique et parlent une langue à click (claquement de la langue).

Les Hadzabés sont les derniers chasseurs-cueilleurs nomades de la région, ils ne possèdent rien, à part des arcs, des Calebasses, des peaux et quelques objets troqués, ils se battent pour perpétuer leur mode de vie traditionnel. Ils n'ont ni chef, ni Dieu, et pas d'autres contraintes que de devoir chercher l'eau et la nourriture nécessaire à leur survie.

Entourés d'animaux sauvages, les Hadzabés transportent leurs chants et leur joie de vivre de campement en campement, changeant de lieu tous les trois jours. Pour ces hommes que l'on appelle les « invisibles », le nomadisme est une manière de respecter les richesses de la nature en lui laissant le temps de se régénérer...

Aujourd'hui, leur territoire ancestral est envahi et occupé par l'agriculture et le tourisme. Les Hadzabés ne jouissent plus pleinement de leurs terres... ils n'ont plus la liberté de chasser et beaucoup d'entre eux souffrent de la faim.





Il faut noter que l'article précédent extrait d'un reportage sur internet fait état de 2 500 Hadzabés, alors que le Guide du routard n'en dénombre pas plus de 300, qui a raison ?

Nous traversons le village et approchons d'une grotte où se trouvent plusieurs Hadzabés. L'un d'eux tiens un instrument qui ressemble à une vièle à une seule corde. Nous écoutons donc une chanson dont je ne me rappelle plus le thème, l'amour sans doute. C'était très agréable à entendre, à la fois par la voix du chanteur mais aussi par le son de l'instrument qui était beaucoup moins basique que son aspect.



Un enfant écoute religieusement la musique.



Ensuite on passe à la démonstration « comment faire du feu lorsqu'on ne dispose de rien d'autres que 2 morceaux de bois ? ». Mais les morceaux en question sont déjà bien préparés : un petit plat avec un trou dans lequel va venir se loger le second morceau cylindrique, long et étroit que le faiseur de feu va faire tourner rapidement entre ses mains afin de le faire frotter sur celui du dessous. Ce qui est étonnant, c'est que ça fonctionne très vite et que les petites herbes placées près de la pièce du bois s'enflamment après seulement 3 aller et retour des mains sur le bâton cylindrique.

Je pensais qu'ils allaient nous faire cuire un petit quelque chose. Ben non ! Tout ce travail pour s'allumer un petit pétard qu'ils se passent les uns aux autres et qui les fait beaucoup tousser. Heureusement, ils ne nous ont pas proposé d'en prendre une petite goulée !



Le départ de la chasse. Nous sommes invités à suivre les 3 chasseurs qui s'enfoncent dans la forêt.

Je ne vois pas bien ce qu'on peut chasser lorsqu'on est suivi par un groupe de 20 personnes qui marchent de façon pas très silencieuse, qui se prennent les jambes dans les épines et qui rouspètent, qui discutent entre elles, qui toussent (oui, il y a des fumeurs dans le groupe, ils se reconnaîtront), qui prennent des photos, etc.. Toutes les conditions



pour une chasse efficace ne me semblent donc pas réunies... et tant mieux, j'ai horreur de la chasse. Mais il faut bien vivre, donc nos hardis chasseurs, n'écoulant que leur courage, trouvent tout à coup une proie à leur convenance, le gibier de choix, un pauvre oiseau qui ne doit pas peser plus de 50 grammes. Une flèche l'atteint à l'aile, il tombe à terre et s'enfuit en courant, jusque dans un taillis, poursuivi par un hardi chasseur qui, sans l'ombre d'une hésitation, s'enfonce dans le taillis à la recherche du fuyard. Son courage est récompensé car il ressort bientôt du buisson avec la flèche au bout de laquelle pend le pauvre petit oiseau. Pour bien nous faire voir que ce n'est pas du chiqué, le hardi chasseur agace le pauvre oiseau avec une autre flèche pour nous faire voir qu'il est bien vivant.

Et pour mettre fin à l'épisode chasse, il retire l'oiseau de la flèche, le prend par le corps, met sa tête dans sa bouche et l'achève en mordant son cou à pleine dents. BEURK !!!

J'ai beaucoup apprécié la promenade mais pas du tout sa finalité. Je pense qu'on devrait pouvoir se passer de ce jeu bête et méchant!



Tout le monde est très impressionné par le tableau de chasse !



Nous poursuivons notre promenade à la suite de nos hardis chasseurs. Mais voici venu l'heure de la cueillette. Sur certains arbres poussent des baies ressemblant au cassis, tant par leur taille que par leur aspect. Je goutte, un peu acide mais pas mauvais. Ce ne sera pas l'avis de tout le monde.

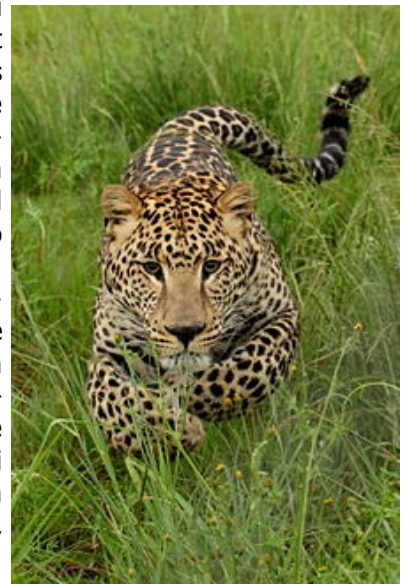


Nous croisons un joli baobab, il y en a plus ici que dans les plaines du Sérengeti. Puis voilà une splendide fleur aux très fines pétales rouges éclatées comme les épines d'un oursin. Je n'en verrai qu'une, est-ce une espèce rare ?



Puis nous faisons une petite pose pour une nouvelle séance « feu » et « joint ».

Annie et moi étions partis un peu plus loin dans la forêt pendant la séance « joint et toux ». Nous nous sommes éloignés assez loin lorsque, tout à coup, nous avons entendu du bruit devant nous, d'abord des branchages qu'on effleure, puis un feulement rauque. Nous nous immobilisons et plus rien ne se passe, nous avançons et de nouveau un feulement plus proche et plus rauque. Nous nous arrêtons de nouveau, un peu inquiet tout de même car nous avons marché quelques minutes et étions loin du groupe que nous n'entendions plus. Puis tout à coup, sortant d'un taillis, un superbe léopard s'immobilise à quelques mètres de nous. Je ne suis pas particulièrement peureux, mais là, je me demande ce qui va se passer et mon rythme cardiaque a brusquement grimpé en flèche. Et je vois Annie à mes cotés qui n'en mène pas large non plus. D'ailleurs elle se rapproche, me prend par le bras qu'elle sert très fort. Comme j'ai mon appareil photo qui pendouille à mon cou, j'appuis sans viser sur le déclencheur. Il est superbe, nous regarde de ses yeux de feu. Il s'avance doucement vers nous, comme s'il ne savait pas trop quelle attitude avoir à notre égard. On entend son grognement, identique en plus appuyé à celui du ronronnement d'un chat. Quoi faire, s'enfuir, il nous rattraperait en quelques bonds, lui tenir tête ? De toutes façons nos jambes sont un peu flageolantes. Le voilà qui s'approche à deux mètres, il s'immobilise, et comme s'est un animal très poli, il nous souhaite : « Karibu sur mon territoire », puis il est reparti en nous faisant un grand clin d'œil !!!



Nous revenons au village sans dire un mot de notre aventure avec notre amie la panthère, on ne nous croirait pas !
Voilà maintenant la séance « tir à l'arc ».



Le chef nous montre comment faire



Mario s'y colle, résultat mitigé !



Moi, c'est pas mieux, une devant une derrière, il m'aurait fallu une 3ème flèche



Le champion, c'est Patrick : une seule flèche, pan ! Dans le mille !



Jacques tente sans flèche, histoire de faire croire que c'est l'une des siennes qui est plantée dans la cible.



Quant à Jean-Jacques, rien que de porter l'arc, ça le fatigue. Alors si en plus il faut le tendre !



L'épisode Jessica est un peu plus captivant.

Nombreux sont ceux qui, après avoir plus ou moins bien réussi dans cet exercice, ont tenté de lui donner de judicieux conseils. Mais en définitive elle a choisi Maria comme entraîneur et conseiller attitré. Elle a bien fait, Maria s'est toujours montrée très pédagogue tout au long de notre séjour, nous expliquant souvent ce que nous savions déjà.

Mais ne soyons pas mauvaise langue, Maria nous a souvent servi d'interprète grâce à sa parfaite connaissance de la langue anglaise. Bien sur, on aurait préféré que les conversations avec Vincent dans la voiture se tiennent en français plutôt qu'en anglais, mais peut-être que la langue de Shakespeare convenait mieux aux propos tenus ?



Revenons à notre cours de tir à l'arc. Après plusieurs tentatives infructueuses pour placer la flèche sur l'arc, puis pour tendre la corde (faite de tendons de gnous, nous a-t-on appris), enfin sous les conseils avisés de Maria, Jessica est en position de pouvoir lancer sa flèche vers le tronc d'arbre qui sert de cible. La corde se tend, Maria glisse encore quelques conseils, encourage sa concurrente, la soutient moralement et, enfin, le coup part. Oh, pas bien loin. Mais quand même : il est parti. On peut d'ailleurs voir très précisément sur la photo la superbe trajectoire du projectile.



Bon, tu ne m'en veux pas Jessica ?

Et toi non plus, Maria ?

Pendant ce temps Jean-Jacques médite
au pied du baobab.



Le chef. Même si officiellement il n'y en a pas !



I am a poor lonesome singleman !

Et pour terminer cette visite, la danse...



La case du chef, pas bien grande ! Mais
comme il a douze femmes parait-il, il ne doit
pas coucher souvent là !



Perché dans son arbre, il nous regarde pas-
ser. Acteur ou spectateur ?



Je te tiens, tu me tiens, par la ...



...Où nous sommes invités à participer.

Le peuple Dagota.

Nous quittons les Hadzabés mais conservons notre guide « moderne » qui nous emmène quelques kilomètres plus loin (nous avons pris les voitures) visiter un village d'une autre ethnité qui s'appelle les Dagotas. Ce sont des pasteurs originaires du Ngorongoro qui en ont été chassés par les Massaïs. Les hommes sont polygames et tout le monde vit dans la même hutte, femmes et enfants. Ils chantent et dansent de la même manière que les Massaïs. Une de leur particularité est la scarification autour des yeux des femmes.



Nous commençons la visite par la grande case où l'on moule le maïs. Probablement que cette case sert aussi de salle commune, car elle est très grande. Après nous avoir expliqué et montré comment il fallait s'y prendre, la femme qui a fait la démonstration a appelé des volontaires. Même soutenu par les chants dynamiques de femmes en présence, l'opération qui consiste à rouler une pierre sur une plus grosse sur laquelle sont posés les grains de maïs à moudre n'est pas chose aisée, quelques unes en ont fait l'expérience.



Démonstration... rendement maximum.



Encouragements sympathiques mais qu'i n'améliore pas vraiment la production !

Et nous voilà entraîné vers une autre « attraction », la fabrication des objets en métal. Ce sont des objets à la fois décoratifs (bracelets) mais aussi utilitaires (pointes de flèche).

Comme on peut le voir sur la photo ci contre le forgeron (blacksmith, mais ce n'est pas whitesmith en Europe, peut être en Angleterre les forgerons étaient-ils toujours sales et s'appelaient en général «Smith »?) qui allume le charbon de bois, place un morceau de cuivre (un débris de cadenas) dans un récipient résistant à la chaleur et le place au cœur du foyer. Un assistant active alors alternativement deux soufflets fait de peaux de bêtes (je ne sais plus lesquelles) durant toute la durée de la fonte du métal, 10 minutes nous dit-on.

Nous attendons donc patiemment, Monsieur Smith regarde de temps en temps le résultat de sa préparation. Enfin, il lève le récipient et verse son contenu dans un moule. Il verse un peu d'eau dans un trou à ses pieds et y trempe le moule. Dès qu'il juge que le métal est suffisamment refroidi il le sort du moule et le façonne pour en faire une sorte de boudin qui servira ensuite à fabriquer un bracelet, les quels bracelets, mesdames et messieurs sont en vente juste derrière vous ainsi que d'autres objets parfaitement authentiques.

J'ai posé la question de savoir comment, au milieu de nulle part et à plusieurs heures de route de la première agglomération digne de ce nom, ils pouvaient se procurer suffisamment de cadenas pour fabriquer toute la collection exposée sur le présentoir de vente, je n'ai pas eu de réponse à ma question qui reste donc un grand point d'interrogation ?



Vu la petite quantité de charbon de bois qu'il faut pour faire fondre un bout de cadenas et la quantité en attente, ils doivent attendre beaucoup de touristes aujourd'hui ?



Les différents objets exposés n'emballent pas la foule. Mais Marianne pleure : Patrick ne veut pas lui acheter de bracelet !



Les femmes du village, toutes ne portent pas de scarifications.



A la sortie du village nous prenons la photo de groupe. Pour ce pas commencer par moi, je vais énoncer les noms de droite à gauche, et non pas l'inverse. Nous avons donc :

- L'inénarrable Jean-Jacques : toujours une bonne blague à raconter. Enfin, si on est Belge, il n'est pas certain qu'on les apprécie toutes !
- Joëlle : la grand-mère attentive, toujours de bonne humeur semble-t-il;
- Maria : notre interprète (à tout ?) attirée;
- Brigitte : sympathique mais discrète, qui habite aujourd'hui à 50 mètres du lieu où habitaient mes parents quand je suis né : Montmartre;
- Claude : notre papy, 80 ans et toujours bon pied bon œil;
- Vincent : chauffeur excellent et guide chevronné malgré son jeune âge;
- Jacques : passionné de voitures anciennes;
- Nicole : épouse de Claude, la mamie resplendissante, toujours un petit coup de rouge à lèvres dès le matin et jusqu'au soir;
- Jessica : notre benjamine qui vient en Tanzanie pour préparer son oral d'anglais;
- Rachel : compagne de Jacques (et inversement), et passionnée elle aussi de voitures anciennes au point de nous citer des noms inconnus dans les rues de Zanzibar;
- Sylvestre : sympathique chef des guides. Vous le reconnaîtrez facilement sur la photo : c'est celui qui se laisse pousser ... le ventre;
- Olivier : frère de Joëlle, pince sans rire, et même en riant parfois;
- Mario dit Mico : mari de véronique et père de Jessica. Je n'ai pas su l'origine de ce surnom. Reporter photographe équipé de tout le matériel pro. Mais ...
- Véronique : épouse de Mico et mère de Jessica. Elle aurait aimé une plus grande dynamique de connaissance entre nous. Mais les habitudes se prennent vite et les conditions ne sont pas toujours favorables;
- Patrick : qui a su supporter, stoïque, tout à la fois les envolées de Marianne et les blagues belges de Jean-Jacques;
- Nicole : épouse d'Olivier. Incognito sur la photo derrière ses lunettes de soleil;
- Aruna : Il aurait pu s'appeler « Allo » ! Très sympathique et surtout taquin. Il m'avait fait croire le premier jour avant que je sache qu'il était un de nos chauffeurs qu'il ne parlait qu'anglais et j'avais du tenir une conversation dans cette langue avec lui. Il est vrai que je comprends mieux les Tanzaniens que les Anglais;
- Amédou : Je ne suis pas certain de l'orthographe de son nom. Il complète dans la gentillesse notre carré de chauffeurs-guides;
- Christiane : Amie de Brigitte, elles se sont connus lors d'un voyage. Elle partage avec Elle un lien géographique avec ma famille puisqu'elle habite à quelques kilomètres du village où mes parents s'étaient retirés lorsqu'ils avaient pris leur retraite;
- François : Cousin de Jean-Pierre. Il fait très fort, c'est son premier voyage et son baptême de l'air;
- Jean-Pierre : Cousin de François donc (normalement ça marche dans les deux sens) qui vient de la Réunion, à deux pas d'ici donc, mais qui passe par Paris à l'aller et Mulhouse au retour;
- Marianne : compagne de Patrick. Et qui a du subir les mêmes tracasseries que lui dans la voiture commune avec Jean-Jacques. Très dynamique, toujours la première le matin à la piscine.
- Gérard : Reporter au « Petit Tanzanien Libéré »;
- Annie : compagne de Gérard, dont je ne dirais rien, car, comme elle clôt la liste, il ne me reste plus suffisamment de place sur cette page pour vanter ses mérites.

Nous quittons Hadazabés et Dagotas pour rejoindre le « Tindiga tented camp » qui est notre campement de cette journée. Je n'ai rien dit de ces campements qu'on nomme « lodges ». Les lodges sont à l'Afrique anglophone ce que les chalets de montagne sont aux Alpes. Cet hôtel de brousse peut être un simple campement de tentes isolé ou bien un grand hôtel, mais toujours situé au cœur d'un parc national et niché en plaine nature. On y arrive en général le soir, on y mange, on y dort et on en repart tôt le matin. Tous les lodges où nous avons séjourné se situaient en milieu de gamme pour le confort et les repas, ça se dégradait un peu chaque jour mais ça n'est jamais devenu moins que moyen. Ils faisaient tous partie du même groupe et on peut retrouver la descriptions de chacun (flatteuse) sur un site unique :

[Www.moivaro.com](http://www.moivaro.com)

Nous arrivons donc au campement pour nous mettre les pieds sous la table. Aujourd'hui, même pas d'entrée, juste une incontournable soupe. Et en plat, des spaghettis bolognaises, repas typique donc. Et alors que je commence :

« Des pâtes, des pâtes, oui mes des ... » « ... Tanzanie » termine Olivier.

Mais le dessert relève la note du repas : une salade de fruits avec des mangues fraîches, les premières que nous mangeons ici, et en plus excellentes !

Nous avons rendez-vous à 15 heures pour la balade près du lac Eyasi, juste le temps d'une petite sieste.

Annie ne vient pas avec nous, elle préfère poursuivre la sieste.

Il faut 20 minutes de piste tortueuse pour rejoindre le bord du lac. Nous y rejoignons Rachel et Jacques . Ne les ayant pas vu déjeuner avec nous à midi, nous avons cru les avoir perdu (ou bien qu'ils avaient eu besoin d'un peu de solitude) avant de nous rappeler que, pris en charge par un autre tour-opérateur que Nouvelles Frontières, qu'exceptionnellement ce jour ils ne logeaient pas au même endroit que nous.

Le **lac Eyasi** est un lac salé endoréique du nord de la Tanzanie situé au sud-ouest du massif du Ngorongoro et bordé au nord par l'aire de conservation du Ngorongoro. Il fait partie des nombreux lacs de la vallée du grand rift.

De forme grossièrement rectangulaire et orienté sud-ouest-nord-est, le lac fait partie du district de Karatu de la région d'Arusha mais son riva-ge sud-est constitue une partie de la frontière orientale de la région de Shinyanga et l'extrémité nord de la région de Singida.

Le lac Eyasi est bordé au nord par la plaine du Serengeti et au sud-est par les montagnes de Kidero.



A la saison des pluies il y a 1,50 mètres d'eau à cet endroit.

Le niveau du lac Eyasi est assez variable car il est dépendant des précipitations irrégulières pour son alimentation. De nombreux affluents venant principalement du massif du Ngorongoro au nord-est se jettent dans le lac dont la Matete. Le principal

affluent du lac est la rivière Sibiti venant du sud-ouest et qui forme une embouchure deltaïque sur la rive sud-est du lac car charriant de grandes quantités de sédiments. Lors de la saison des pluies, les pêcheurs sont nombreux. Mais comme le lac est pratiquement à sec hors de cette saison, on fait venir des alevins du lac Natran (dixit notre guide).

Après une balade d'une heure pendant laquelle nous voyons des flamants roses pâles et quelques autres oiseaux, nous revenons au campement.

Annie n'a pas pu se reposer, notre tente est, pour une fois, tout près du bâtiment du restaurant et les employés préparant le repas du soir l'ont empêché de dormir.

Il a fait très chaud sur les bords du lac, j'attends la bière avec impatience mais, tiède, comme d'habitude.



Notre tente au milieu des cactus, les premiers que nous voyons.

Vendredi 23 novembre

Lever à 6 heures ce matin, de plus en plus tôt !

Départ à 7 heures pour Arusha. En route nous faisons l'inévitable arrêt boutique et pour être sûr que nous ne loupions rien, il y aura 2 arrêts. Comme l'une d'elle est la même qu'à l'aller je n'ai pas daigné prendre de photo. D'autant plus que j'avais repéré un masque sympathique, mais le prix annoncé l'était beaucoup moins : 350 \$. Je tente à 20 \$, le vendeur essaie de me faire monter et me relance jusqu'à la caisse où je vais payer des cartes postales. Devant mon intransigeance il demande à son patron - rare tanzanien peu sympathique que nous ayons croisé - qui surveille près de la caisse et lorsque j'avance 25 \$, sans un mot, il fait un signe de main genre « dégage » au vendeur. Le masque sera pour plus tard.

Nous reprenons la route goudronnée puis, sont signalés des travaux et nous sommes dirigés sur une voie parallèle non goudronnée. Le panneau qui indique cette voie attire mon attention, chez nous on appelle « déviation » les voies de détournement, ici cela s'appelle « diversion ». Effectivement, rouler quelques kilomètres sur de la tôle ondulée fait diversion par rapport au goudron. Nous continuons de traverser des plantations de café et je m'étonne que les champs de caféiers soient toujours entourés et même encombrés de hauts arbres. C'est Jean-Pierre qui me donne l'explication : les plants de café aiment la chaleur mais pas trop le soleil direct, on plante donc des arbres pour leur faire un peu d'ombre.

A un moment, nous voyons de nombreux vautours tournoyés. Vincent gare la voiture et monte sur le talus au bord de la route pour voir ce qui les attire. Il revient et nous dit qu'ils ont trouvé un éléphant mort ? Je n'ai pas eu le réflexe d'aller faire une photo.

Nous arrivons à l'hôtel où nous allons déjeuner avant de prendre l'avion pour Zanzibar.

Enfin une bière fraîche ! Ouahhhh ! Le repas est excellent mais malheureusement rapide car il est 12 h 15 et nous devons être à l'aéroport à 13 h.

Arrivés à l'aéroport, nous quittons nos guides. Merci à vous 4, vous avez parfaitement assuré durant ces quelques jours. Je parle pour les 4 guides au nom des 20 touristes mais comme je n'ai entendu personne se plaindre je suppose qu'ils ont été tous les 4 comme Vincent : excellents.



Dans l'aéroport, c'est un foutoir innommable. Tout d'abord le poste d'embarquement est plus petit que la plus petite des tentes dans laquelle nous avons logé durant tout notre séjour. Et dans ce réduit, 20 touristes Nouvelles Frontières, nos guides, d'autres touristes qui vont et viennent, 2 employés lymphatiques et des porteurs qui attendent leur pourboire. J'allais oublier : il y a aussi les bagages de tout le monde plus quelques autres valises dont nous ne savons pas à qui elles sont. Après plusieurs minutes de tractations tendues entre les employés et Sylvestre nous finissons par avoir des cartes d'embarquement. Au moins, ils sont en avance sur nous dans ce domaine : les cartes d'embarquement sont rigides et donc récupérables. Le pesage des bagages est une séquence remarquable : les valises sont empilées les unes sur les autres jusqu'à la hauteur maximum que puisse supporter une antique balance à cadran. Un employé note le poids sur un bout de carton, l'autre décharge les bagages pesés et empile les suivants. Lorsque tout a été pesé, le plus dur reste à faire : le total du poids !

Nous serons séparés pour ce voyage car les avions qui font la navette entre Arusha et Zanzibar ne comportent que 12 places passagers.

Nous passons dans la salle d'embarquement, salle est un bien grand mot car il s'agit simplement d'une halle ouverte. Je remarque un homme mal rasé, en jean et chemise blanche à galons sur le haut des manches, il est au téléphone et se tient à un mur, apparemment il a du mal à rester debout. Ce doit être un pilote qui vient de faire un long vol et qui semble bien fatigué.

Après une petite demi-heure d'attente une employée nous demande de la suivre, nous circulons entre les avions nombreux sur le tarmac. Nous arrivons à notre avion et nous embarquons. Brigitte qui monte la dernière n'a pas de place, il n'y a que 12 places passagers. Hakuna matata, elle prendra place sur le siège du co-pilote. Nous attendons quelques minutes puis apparaît notre pilote. Scrogneugneu ! C'est celui que j'ai aperçu tout à l'heure appuyé à un mur et comme pas mal fatigué. Il a toujours l'air fatigué, il nous dit bonjour, nous informe (et c'est rassurant) que les brassières de sécurité sont dans les poches des sièges devant nous. Et sans plus de discours il met le moteur en marche et après quelques mots avec la tour de contrôle roule jusqu'au point de départ. Nous décollons sans problème.

Du ciel, superbe vue sur les vastes plaines que nous venons de parcourir. Par contre il est toujours impossible de voir le sommet du Kilimandjaro qui se trouve en permanence dans les nuages.

Dès que nous sommes à notre altitude de croisière, le pilote fouille dans la boîte à gants de l'avion et en sort un masque à oxygène ? Il le branche puis se l'applique ?? Pendant quelques instants il ne se passe rien puis je le vois qui aspire de façon convulsive dans son masque ??? Il reprend une respiration normale durant quelques minutes puis recommence ???? Et puis, après quelques minutes de calme, le voilà qui pique du nez ????? Et même qui semble carrément s'endormir ?????????? L'avion est stable mais je flippe un peu quand même, est-ce que je rêve ou il s'est bien endormi ? Brigitte qui est assise à ses côtés alors que je suis juste derrière elle, confirmera la petite sieste de notre pilote. Puis il se ressaisira et reprendra ses aspirations dans le masque à oxygène.

Mais la côte de Zanzibar approche, il quitte le masque et le range dans la boîte à gants.

Nous atterrissons sans problème, juste un rebond inélegant, et nous arrivons sur le tarmac de Zanzibar. Le pilote coupe le moteur, nous dit un rapide au revoir et descend de l'avion en nous plantant là sans autre explication. Je le vois marcher en tanguant un peu en direction des bâtiments de l'aéroport. L'employé qui vient ouvrir la porte de l'avion ne nous en dit pas plus et s'en va sans attendre que nous soyons descendus. Nous partons donc seuls en direction de l'aéroport sans que personne ne s'inquiète de notre présence sur la piste.

Le représentant de Nouvelles Frontières, celui qui nous avait fait le briefing du premier soir, nous attend. Cette fois pas d'attente, le bus qui doit nous emmener à l'hôtel est là, nos bagages aussi, et nos compagnons arrivés par l'autre vol se joignent à nous.

Nous partons vers l'hôtel qui se situe sur la côte est de l'île, c'est-à-dire à l'opposé d'où nous sommes : 1 heure de car.



Notre pilote, inquietant !



Arusha vue du ciel



La côte et vue sur une piste toute droite qui se perd au loin.



Arrivée sur Zanzibar



Notre avion



Pendant le trajet, l'accompagnateur nous informe des possibilités d'excursions sur l'île. Beaucoup avaient prévu 2 jours de farniente à l'hôtel. Annie et moi avons prévu de visiter l'île le premier jour et de « buller » le second. Mais les propositions d'excursions semblent convenir au plus grand nombre et le prix proposé par le guide est de 56 \$ par personne. Le guide propose de faire le point à l'hôtel sur l'effectif et le prix.

Nous traversons Zanzibar de part en part. Au milieu de l'île se trouve une forêt peuplée par les singes Colobus. Ils sont protégés et, comme la route traverse l'endroit de leur lieu d'habitat, de nombreux panneaux affichent « SLOW » et des ralentisseurs costauds obligent à passer pratiquement à l'arrêt. Des filets ont été tendus aux sommets des arbres au dessus de la route pour que les singes puissent la traverser sans emprunter la chaussée.

Nous arrivons à l'hôtel et, avant de rejoindre nos chambres, nous entamons les négociations pour l'excursion du lendemain. Quand je dis « nous », j'aurai du dire « Véronique » car c'est elle qui mène l'intégralité des débats et qui fait baisser le prix de la journée de 56 \$ à 25 \$. Et sans réclamer de commission !

L'hôtel est splendide, au bord de mer. Les chambres sont des petits bâtiments regroupant deux logements et sont disséminées dans un vaste parc plantés de cocotiers, de frangipaniers et d'autres arbres inconnus de moi.

Notre chambre est une grande pièce avec des portes-fenêtres donnant sur le jardin. La salle de bains, au bout d'un long couloir est elle aussi de dimensions plus que confortables. Nous terminons donc le séjour dans le luxe.

Dès notre installation terminée, et ça n'a pas pris longtemps, nous prenons une douche, enfilons les maillots de bain, et partons à la piscine. Marianne et Patrick nous y rejoignent, ainsi que Véronique et Jessica. Mais la tentation de la mer est forte et, malgré la marée basse qui nous montre un bord de mer bien lointain, nous décidons de voir si l'océan indien est aussi chaud que la piscine (qui doit être aux environs de 30°).

La première partie de la plage avant d'accéder au bord de mer est encombrée d'algues mais un petite jetée bétonnée permet de circuler sans s'empêtrer les pieds. Dès que nous arrivons près de l'eau, nous continuons sur la jetée car le fond est constitué de rochers plats mais creusé de trous remplis d'oursins. Il nous faudra marcher jusqu'à un endroit où enfin le fond est sablonneux pour pouvoir nous jeter à l'eau. Ouh ! Elle est encore plus chaude que la piscine. Il y a déjà Rachel qui se baigne, Jacques est planté au bout de la jetée la serviette à la main.

Après quelques minutes de brasse nous revenons à la piscine. Puis, le jour déclinant, nous retournons à la chambre ou, après une bonne douche CHAUDE, nous rejoignons le groupe qui est ... au bar. Les bières sont FRAICHES mais, contrairement à tous les autres hébergements, les bouteilles ne font ici que 33 cl au lieu de 50 cl ailleurs. Et elles sont plus chères!

Le groupe éclate : Papy et mamie sont déjà à table, Jean-Pierre et François aussi.

Repas buffet excellent.

Nous ne trainons pas après le repas et le lit est le bienvenu.



Samedi 24 novembre

Le petit déjeuner de ce matin est très apprécié : fruits, viennoiseries, crêpes, pain, fromages, confitures, miel, et même tout ce dont raffolent les anglo-saxons mais je n'ai pas soulevé les couvercles des chariots à saucisses, bacons et autres porridges.

Nous partons à 8 h 30 pour la visite de Zanzibar. Voici ce qu'en dit la Guide du routard :

ZANZIBAR

Une ville portuaire, baignée par l'océan Indien, dont le cœur ancien, appelé en anglais Stone-town (la ville de pierre) et Mji Mkongwe (la vieille ville) en swahili, constitue la partie la plus belle, la plus dépaysante. Ce centre ancien est d'une telle richesse qu'il a

été inscrit en 1985 par l'Unesco comme l'un des 100 sites historiques mondiaux à protéger en priorité.

Dans cette ville-labyrinthe, les ruelles étroites et tortueuses évoquent souvent un paysage de roman ou un décor de film. Toits de tôle ondulée, terrasses savamment ventilées, minarets de mosquées, temples hindous multicolores, clochers d'églises : il faut aussi voir la ville d'en haut, en montant au sommet d'une terrasse, La vue embrasse l'océan Indien et le port, où se croisent les voiles latines des boutres, les yachts de passage, les hydroglisseurs voisinant avec des cargos rouillés immobiles, De temps en temps, un palmier s'échappe de l'ombre fraîche d'un jardin, Quelques corneilles mantes mêlent leurs cris aux sonneries des vélos, tandis qu'un invisible muezin psalmodie une prière lancinante, qui monte vers le ciel. C'est magique !

Stonetown est très belle, mais c'est une des villes les plus décrépies de l'Afrique de l'Est. Il faut sauver cette splendeur déchue. Depuis 1985, lentement, Zanzibar réhabilite Stone-town, avec l'aide financière de l'Unesco. Une agence suit le programme de réhabilitation des bâtiments historiques. Jusqu'à la fin des années 1980, les maisons appartenaient à l'Etat, mais celui-ci n'avait pas les moyens de



Il reste du boulot pour restaurer l'ensemble !

les entretenir, et encore moins de les rénover. Alors, le gouvernement entama une politique de privatisation qui porta ses fruits. Il décida de vendre les maisons délabrées à bas prix à leurs occupants, à condition que ceux-ci s'engagent à

les réhabiliter sur deux années. Les zanzibarites ont de nombreux parents à Oman ou Dubaï, ils leur empruntèrent de l'argent. Grâce à ce vent de libéralisation économique, en 1995, quelque 300 maisons sur les 2 500 construites aux XVIIème et XIXème siècles par les riches commerçants purent être sauvées. Certaines se sont transformées en hôtels coquets. Pour les murs, les façades, les portes, les propriétaires doivent suivre un cahier des charges strict, ce qui n'empêche pas 15 % de nouvelles constructions modernes qui déparent...

Mais les choses avancent lentement. Le temps que l'argent arrive, les maisons se dégradent. Les murs en pierre de corail et en calcaire sont particulièrement perméables à la pluie (il pleut des hallebardes de mars à mai), mais aussi au climat saturé d'humidité. Autre faiblesse : les structures en bois de mangrove, très fragiles. Enfin, il y a aussi un obstacle psychologique à vaincre : la méfiance des Zanzibarites pour les Omanais (les anciens maîtres de l'île), chassés en 1964, qui reviennent aujourd'hui des dollars pleins les poches pour acheter des maisons. Quoi qu'il en soit, à présent Stonetown renoue avec son passé oublié. Chaque année, malgré les lenteurs de l'administration, de vieilles demeures échappent à la décrépidité ou à l'effondrement.

Des portes œuvres d'art.

Impossible de ne pas succomber au charme des maisons de Zanzibar. La plupart des demeures de Stonetown ont été construites au XIX^{ème} siècle, époque où Zanzibar était une des places commerciales les plus riches de l'océan Indien.

Les portes sculptées, parmi les fiertés de Stonetown, ont fortement contribué à son inscription au Patrimoine mondial par l'Unesco. On en a dénombré dans les 800 en 1980. Dans la tradition zanzibarite, la porte est considérée comme l'élément primordial de la maison arabe. Plus on est riche, plus la porte de la maison doit être grande et belle. " Dis-moi quelle porte tu as, je te dirai quel rang social tu occupes. " Rectangulaires, avec des inscriptions coraniques (portes arabes) ou arrondies d'influence indienne (portes gujaraties). Les motifs ont des valeurs symboliques : dattier, grains de raisin ou fleur de lotus en signe d'abondance, aigle ou lion pour le pouvoir, etc. C'est par la porte que commence la construction de la demeure. L'artisan fabriquait d'abord le linteau et le sculptait. Une fois celui-ci fixé, on construisait la maison autour. La porte zanzibarde traditionnelle possède deux battants, tous deux faits de teck ou de bois de sésame, ca-



Porte indienne

pables de résister à l'épreuve des termites et de l'humidité.

Les Arabo-Swahilis aiment tellement les portes qu'ils leur donnent une âme : mlango dume et mlango jike, la porte mâle et la porte femelle. Un battant n'est rien sans l'autre.

Autre particularité : les linteaux en pierre de corail, merveilleusement sculptés et ouvragés. Deux variétés de corail sont utilisées. Le corail tendre des récifs pour les montants des portes, les voûtes, les mihrabs des mosquées, les parties fines. Le corail terrestre, plus dur, sert aux fondations et aux murs de la maison. C'est de cette omni-



Porte arabe



Notre guide devant une porte moderne qui fait âche. Ah, ces japonais !

présence des pierres de corail dans les constructions que la ville tient son nom : Stonetown. Les principaux motifs sur les linteaux représentent des torsades enlacées, des poissons, des fleurs de lotus (symbole de perfection et de reproduction) ou de frangipaniers (symbole de santé). On trouve aussi des dattiers, signe d'abondance chez les Arabes. Parfois, l'artisan y glisse un verset coranique : « A la protection de la maison, du maître et sa famille, et à la bienveillance du destin".

On remarque sur les portes indiennes de grosses pointes de cuivre qui sont alignées de haut en bas. A Zanzibar, c'est pointes ne sont là que pour la décoration et rappeler les portes authentiques indiennes. Mais l'origine de ces appendices pointus n'est pas ornemental : en Inde ils servent à empêcher les éléphants de défoncer les portes.

Une autre spécificité des décorations de portes : les frises tout autour du chambranle. Elles indiquent souvent l'activité et la richesse du propriétaire constructeur de la maison : une frise d'ananas et le propriétaire est agriculteur, une frise de lianes de clou de girofles et le propriétaire est un riche agriculteur, une frise figurant des chaînes et le propriétaire est un négrier (inutile de dire « riche » dans ce cas, riche esclavagiste est un pléonasme). Et pour certaine porte, les frises sont multiples, on peut donc trouver des portes avec des lianes de clou de girofles et des chaînes, je vous laisse imaginer la position sociale de cet exploitateur des temps anciens.



Nous partons ensuite visiter la Maison de l'Afrique, dont l'unique intérêt, semble-t-il, est d'avoir une terrasse qui domine le bord de mer, face à la côte Tanzanienne.



La vue sur la côte à partir de la terrasse de la Maison de l'Afrique.



Nous parcourons ensuite les rues et arrivons sur la cathédrale, qui est fermée. Elle a été construite par des missionnaires français de 1883 à 1897. C'est le même architecte qui dessina les plans de celle de Marseille. Les peintures intérieu-



res très colorées valent, parait-il, le détour. Le dimanche matin messe avec chants et danses en swahili.

A quelques dizaines de mètres se trouvent la mosquée et l'église anglicane. Nous pénétrons dans cette église.

En 1861, à la demande de David Livingstone, fervent abolitionniste, des missionnaires anglicans débarquèrent à Zanzibar pour mettre un terme à l'esclavage et christianiser le pays. L'esclavage fut aboli en 1873, et le marché aux esclaves laissa la place nette pour la construction de l'église anglicane. Le sultan Bargash insista pour que la hauteur de cette église soit inférieure à celle de la Maison des Merveilles, qui lui servit de résidence de 1870 à 1888.

Au sous-sol du bâtiment subsistent deux pièces basses, petites et humides, restes des geôles où étaient enfermés les esclaves. Poignant, bien sur, mais sans aucune comparaison avec ce qu'on peut voir à Ouidah



au Bénin ou sur l'île de Gorée au Sénégal. Malgré tout, il n'est pas difficile d'imaginer l'horreur des conditions de vie dans cet espace confiné. A l'intérieur de l'église l'autel marque la place où l'on fouettait les esclaves à des fins « commerciales », celui qui criait le plus fort était probablement le plus faible et sa valeur diminuait. Le baptistère se situe à l'endroit précis où les négriers de zanzibar tuaient les bébés qui encombraient les mères. Un vitrail fleuri est dédié à la mémoire de David Livingstone. La croix du lutrin est taillée dans le bois de l'arbre sous lequel le coeur de l'explorateur fut enterré, au village de Chitambo en Zambie.



Lorsque nous sortons de cette église, il pleut à verse et nous nous abritons sous un petit apentis, Nicole et Brigitte



préfère l'arbre qui surplombe l'émouvante sculpture réalisée par la suédoise Clara Sornas, représentant cinq esclaves dans une fosse, enchaînés les uns aux autres par des chaînes qui sont d'origine.





Il ne faut surtout pas manquer le marché de Zanzibar, lorsque nous arrivons dans une ville, Annie et moi recherchons toujours le marché. Il y a toujours quelque chose à voir sur un marché et chacun a sa spécificité.



Marché traditionnel tout d'abord, du style bazar, puis marché de la viande. Ce n'est pas pire que les « dibiteries » en plein soleil du Sénégal, sauf que puisqu'on est en milieu fermé, l'odeur est bien plus perceptible. Et le clou du spectacle : le marché aux poissons. Là, ça sent vraiment la marée, et nous sommes le matin, il ne fait pas encore bien chaud.



Si nous revenions dans 3 ou 4 heures, ce n'est plus un mouchoir qu'il faudrait à Véronique et Maria, c'est un brancard.

Enfin nous sommes dehors. Je compte, c'est bon nous n'avons perdu personne. Et nous pouvons contempler plusieurs étalages de fruits, agrumes, racines, etc..

Arrêt, bien sur, dans la boutique où probablement notre guide touche un petit quelque chose sur les ventes.



Marianne est perplexe. Comment dépenser quelques dollars ? Mais Patrick veille !



Un baobab en pleine ville !



Olivier est sous le charme d'on ne sait quel objet ?



Super ! Marianne a réussi à lâcher Patrick. Quant à Olivier, il est vraiment fasciné !



Marianne revient bredouille...



... et , trop tard, Patrick est de retour.



Quant à Jean-Pierre :
« C'est pas moi, c'est François qui fait les courses ! »

Puis nous allons visiter le musée. C'est l'ancien palais des sultans, ils y habitèrent de 1880. jusqu'à la fin de leur règne en 1964. Après la révolution, il fut rebaptisé « Palais du peuple ». Il est en réfection et nous ne voyons pas grand-chose. On y apprend quand même comment Zanzibar était en avance sur le plan politique et économique sur le reste des pays de l'Afrique de l'est, grâce notamment au commerce de l'ivoire, des épices et des esclaves.



Le musée est en cours de restauration.

Le fort. Après deux siècles de présence portugaise, les Arabes d'Oman, nouveaux maîtres de l'île, construisirent ce fort de 1698 à 1701. Ils rasèrent l'église portugaise qui s'y trouvait et établirent cette massive forteresse qui servit de prison au XIXème siècle, avant d'être rendue à la vie civile. Il a même servi de station de tram à l'époque où le tramway circulait dans zanzibar. À l'intérieur, pas grand-chose à voir, juste une balade de quelques enjambées pour observer les remparts.



House of Wonders (Beit el-Ajaib, autrement dit la « Maison des Merveilles ».

Le « Beit el-Ajarb » est le plus grand bâtiment de Stonetown. Face à la mer, il se distingue immédiatement par sa série de colonnades blanches, hautes et fines, en acier peint, ses galeries à claire-voie et son clocheton-horloge. Construit en 1883, c'est un bel exemple de l'architecture coloniale au tout début de l'alliance du métal et de la pierre. La « Maison des Merveilles » servit de résidence au sultan Bargash (règne de 1870 à 1888. Celui-ci avait été exilé à Bombay et, au contraire de ses prédécesseurs austères, ne cachait pas son goût certain pour le style flamboyant et pour le progrès à l'occidentale. Ce fut la première maison de Zanzibar à recevoir l'électricité et la première en Afrique de l'Est à disposer d'un ascenseur électrique, d'où son nom.



En 1896, la demeure fut à peu près épargnée par les canons britanniques : En août 1896 le sultan meurt et Seyyid Khaled bin Bargash, un de ses cousins, sans consulter personne, décide de le remplacer. Mais ce n'est pas le candidat choisi par les Britanniques. Ils lancent un ultimatum et demande le retrait immédiat de l'usurpateur (au sens des anglais, bien sur !). Le lendemain, ce dernier ne s'étant pas exécuté, les Britanniques font donner le canon à 9 heures pétantes (boum !). En 45 minutes, le palais, le harem et le phare sont détruits et les Britanniques obtiennent la reddition du sultan ayant régné le moins longtemps et ayant perdu la guerre la plus courte de tous les temps. Elle est, paraît-il, inscrite au Guinness des records.



Une jolie défense. Le record est détenu par une défense de 3,49 mètres !

L'auditoire est captivé par les explications de notre guide, dont j'ai oublié le nom.



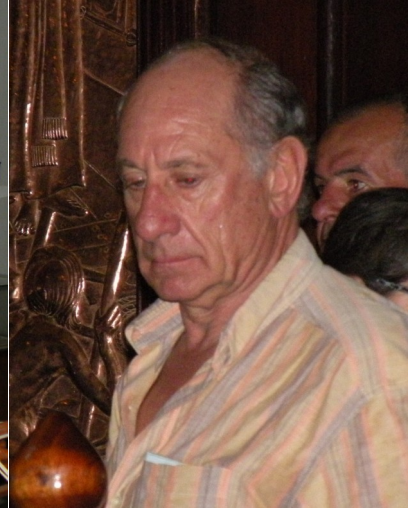
Il n'y a pas que les lions et les léopards qui chassent ...



Hum ! J'en vois deux là-bas...



... Enfin, je vais conclure...



Eh merde !

Nous allons déjeuner dans un restaurant en bord de mer.



Véronique, Jessica et Papy Mamie nous quittent et s'en retournent à l'hôtel.

Nous allons visiter une ferme aux épices. Il y en a tout le long de la route. En fait de ferme, il s'agit d'un endroit où sont plantées regroupées toutes les épices que l'on peut trouver sur l'île. Les champs de culture sont ailleurs.

Visite très intéressante mais comme j'arrive à la page 67 de mon carnet et que je commence à fatiguer, j'invite tous ceux qui voudraient des informations précises sur les épices, à consulter leur encyclopédie ou internet.



A la fin de la visite, nous sommes gratifiés d'un chapeau pour les hommes, d'un sac pour les femmes, le tout tressé avec des feuilles



L'empereur Jean-Pierre 1er



L'empereur et son cousin François, prétendant au trône.



Jacques 007.
Appelez moi Marchal, Jacques Marchal !



Les couronnes étaient réservées aux mecs. Mais Maria ne put s'empêcher de vouloir porter et le chapeau, et la culotte !



Comment les appelle-t-on, là-bas derrière la frontière : Gille ! La légende la plus populaire, imaginée par le journaliste Adolphe Delmée au XIX^e siècle, est celle du Gille descendant des Incas (hommes sauvages tatoués avec des plumes sur la tête)

Pendant notre visite, un employé vient vers nous affolé en disant : Il y a un de vos compagnons qui ne va pas bien du tout, il est dans le bus. Nous cherchons qui nous manque : c'est Jean-Jacques. Annie me dit que Jean-Jacques lui a raconté que son cardiologue ne voulait pas qu'il effectue ce voyage. Nous partons tous rapidement au lieu de parking du bus et nous trouvons notre Jean-Jacques affalé sur une banquette, mais apparemment pas près de mourir. Visiblement cette visite le faisait ch.. Et il fallait trouver une excuse pour aller buller dans le bus. Sacré Jean-Jacques !

Je vous dit quand même quoi chercher dans votre encyclopédie : nous avons pu observer, sentir et goûter :

- citronnelle,
- gingembre,
- curcuma,
- Jacquier,
- ananas,
- poivrier,
- Noix de muscade,
- Clous de girofle,
- Vanille.

Une muscade et sa noix, encore fraîche.



Nous achetons tous quelques sachets d'épices.



De retour à la ville, notre guide nous arrête une fois encore devant la boutique « Mémoire de Zanzibar », magasin bien trop propre et rangé pour qu'on y trouve des choses un peu originales. Je demande donc à notre guide de me dire où se trouve un petit magasin que j'avais repéré ce matin, ce ne doit pas être très loin d'ici puisque, d'après mon plan, nous sommes très près de la cathédrale et de la petite place où je l'avais repéré. Mais le guide ne doit pas toucher de commission là où je veux aller, il s'entête à me dire que c'est loin alors que je suis persuadé que c'est tout près. Comme il est déjà tard et que Jean-Jacques s'impatientait dans le bus en demandant que l'arrêt soit le plus court possible (on a réussi quand même à tirer 20 minutes), je finis par me laisser conduire dans un autre magasin plus proche où le guide a ses entrées. Annie et moi cherchons un masque, c'est ce que nous ramenons de chacun de nos voyages. J'en vois un qui me plaît et demande le prix : 350 000 shillings. Je propose 50 000 et la négociation s'engage. Mais, toujours sous pression concernant le temps qu'il nous reste, je ne fais pas durer l'échange et j'accepte 130 000 shillings. Vu la mine réjouit du vendeur, je suis persuadé qu'avec un peu plus de temps je pouvais l'avoir à moins de 80 000 shillings, c'est-à-dire 40 €.

Nous revenons au bus alors que tous sont déjà en place. Tous ? Non, il en manque un. Et qui ? Jean-Jacques, celui qui était pressé de rentrer à l'hôtel. Nous l'attendons plusieurs minutes. Ces minutes là m'ont fait perdre probablement 25 € dans ma négociation pour le masque. Grand seigneur, je n'ai pas demandé à Jean-Jacques de me les rembourser. Nous rentrons à l'hôtel vers 19 h 30, il fait nuit, trop tard pour la baignade.

Repas tout aussi copieux et savoureux qu'hier. mais impossible de trouver suffisamment de place pour manger tous ensemble, nous nous répartissons donc sur les tables libres. On se retrouve à peu près tous au bar après le repas pour siroter un petit cocktails maison. Nous retournons à notre chambre vers 23 h 30, c'est bien la première fois depuis le début de notre séjour que nous nous couchons si tard.

Dimanche 25 novembre

Lever à 8 heures ce matin.

Après un copieux petit déjeuner se pose la question de savoir ce que nous allons faire puisque nous ne sommes plus pris en charge ? Nous trainons un peu dans le parc de l'hôtel et nous apercevons dans les branches de l'arbre monumental qui domine le bâtiment de l'accueil quelques colobus, dont un perché sur le toit d'une case en arrache le chaume et s'enfuit dans l'arbre à notre approche.

Nous décidons alors de faire un tour sur la plage et de remonter jusqu'à la pointe de la presqu'île sur laquelle nous sommes. Balade sympathique pendant laquelle nous voyons quelques pêcheurs sur la plage occupés à trier poissons et poulpes.



Nous revenons et prenons un bain. C'est marée basse et il faut marcher pendant cinq bonnes minutes avant d'arriver au bord de l'eau, le tout sous un soleil de plomb.

Après un excellent repas, une sieste s'impose. Puis après la sieste un nouveau bain de mer, et nous terminons l'épisode baignade dans la piscine.

Puis c'est l'heure du repas du soir, nous arrivons à un presque regroupement ce soir mais il y a un orchestre et notre table est juste en face. Difficile d'avoir une conversation soutenue. L'orchestre n'a pas que des inconvénients : Jean-Jacques et Maria se retrouvent sur la piste pour un slow langoureux. Dommage, je n'ai pas mon appareil photo.

Dernière soirée, derniers verres au bar.

Lundi 26 novembre



La plage vue de l'hôtel - Photo prise par Mico. Une rescapée !

Nous nous levons à 7 h 30 et fonçons à la piscine. Marianne nous y rejoint. Un bon bain mettant en appétit, nous prenons un copieux petit déjeuner, nous ne savons pas quand sera servi notre prochain repas. Le repas, c'est un souci majeur pour les Français en vadrouille. Au Sénégal, un guide nous avait dit : « les 3 questions les plus souvent posées par les Français sont :

- Quand est-ce qu'on mange ?
- Où est-ce qu'on mange ?
- Qu'est-ce qu'on mange ?

Après le petit déjeuner nous allons dépenser nos derniers shillings aux « galeries Lafayette », c'est ainsi qu'a nommé une cabane de toile installée sur la plage et qui sert d'échoppe un Tanzanien qui nous avait interpellé sur la plage. Nous achetons 2 cadres de tableau.

Il est temps de retourner à chambre pour préparer les valises.





L'adieu à la plage !



Devant notre chambre, des gardes massais en permanence? Comment savent-ils que je suis là, je voyage incognito.



Le dernier verre... en commun !



Et la dernière photo de groupe

Il faut maintenant quitter l'hôtel. Le bus nous attend, la pluie aussi. C'est sous une averse tropicale que nous arrivons à Zanzibar. Le bus doit même faire demi-tour à un endroit et prendre un autre itinéraire car la chaussée est inondée. Tout comme l'arrivée à l'aéroport : « International Airport » ironise le chauffeur de notre bus, il est obligé d'approcher le bus le plus près possible des portes d'entrée pour que nous puissions sauter du bus à l'intérieur de l'aéroport sans passer par la case « chaussée » qui doit être sous 20 cm d'eau.



C'est un bordel innommable. Après avoir enregistré les bagages, ce qui a pris un temps certain, nous, passons au contrôle des personnes. Le portique sonne sans arrêt. Joëlle passe et repasse, se fait fouiller, Mico qui a sur la tête sa couronne tressée, fait lui aussi sonner l'alarme, tout comme Annie. Mais le vainqueur est ... Patrick qui passe, qui sonne, qui repasse, qui sonne toujours, qui enlève chaussures, ceinture, montre et qui à chaque fois continue à faire sonner l'alarme. Nous avons bien cru qu'il allait finir à poil !

Nous embarquons et départ pour Addis Abéba. Mais surprise, nous faisons étape à Arusha. Et là Miracle ! Le kilimandjaro que nous n'avons jamais pu voir tant que nous lui tournions autour est aujourd'hui dégagé des nuages qui nous cachaient le sommet. Les appareils photos sortent des sacs, pour ceux qui les ont gardés avec eux en cabine, n'est-ce pas Olivier ? Après le décollage, le repas unique servi par Ethiopan airlines : entrée de haricots verts et rouges, poulet relevé et riz, fromage pour malade à l'hôpital, salade de fruits.



A Addis Abéba nous pouvons profiter du terminal 2 qui est équipé de façon beaucoup plus sympathique que le terminal 1 où nous avons été parkés à l'aller. De nombreux sièges types transatlantiques solides s'offrent à nous et nous pouvons faire une petite sieste en attendant l'embarquement.

Nous embarquons à l'heure. Puis arrive le repas, pour le menu vous reporter au vol précédent !

Vers 4 heures du matin, réveil et petit déjeuner. Le commandant nous annonce que nous arriverons à Roissy à 5 h 30, soit avec 1 heure d'avance sur l'heure initialement prévue. Comme j'avais pris une marge suffisante en prenant mes billets de TGV, 3 heures et demi, nous voilà avec 4 heures 30 d'attente à Roissy.



Et voilà, nous avons atterri, récupéré nos bagages. Enfin pas tout à fait, Nicole et Olivier ont attendu vainement leur valise mais nous ne le saurons par mail qu'une fois rentré. Tout le monde se dit « au revoir ». C'est bien fini.

Et nous, nous arpentons l'aéroport en attendant l'heure de départ de notre TGV. Nous croisons Jean-Pierre et François à plusieurs reprises, ils ont encore plus de temps à attendre que nous, leur train pour Mulhouse n'est qu'en milieu d'après-midi.

Enfin, l'heure de départ de notre TGV approche. Nous gagnons les quais alors qu'il arrive. Nous trouvons notre place, c'est un TGV à étage et nous sommes en haut. J'espère qu'il n'aura pas de retard car, à l'inverse de la correspondance entre avion et TGV, celle entre le TGV Roissy - Lyon et le TER Lyon - Grenoble, nous n'avons que 14 minutes pour changer de train. Il a juste une petite minute de retard. Nous nous levons et je veux récupérer ma valise que j'avais déposée sur le rack à bagages juste derrière moi, plus de valise. Je me dis qu'un voyageur a dû se tromper mais je ne vois pas de valise identique qui serait restée en place. Je me fraie donc un passage parmi les voyageurs prêts à descendre du train mais je ne vois personne avec notre valise. Les portes s'ouvrent, les voyageurs descendent, je descends sur le quai et inspecte les valises à ma portée, rien. Le contrôleur est juste à côté, sur le quai. Je vais le trouver et lui dit que quelqu'un est parti avec notre valise et que notre correspondance est maintenant dans moins de 10 minutes. Il me demande si je suis certain que ma valise n'est plus à la place à laquelle je l'avais mise. Je lui répond qu'il ne reste presque plus de bagages dans les rangements et que la mienne est repérable puisqu'elle est affublée d'une corde rose enroulée autour de la poignée, ce qui nous permet de la reconnaître facilement sur les tapis roulants des aéroports. Le contrôleur dit à un collègue de ne pas donner le signal du départ pour le train, il me dit de le suivre, nous remontons dans le wagon. Il inspecte déjà les bagages restant au premier niveau, puis nous montons à l'étage. Je vois l'heure qui tourne. Et puis, en arrivant vers l'endroit où j'avais posé ma valise, le voilà qui s'écrie : « Ca aurait dû me faire tilt ! C'est moi qui ai déplacé votre valise car elle dépassait du rack, je l'ai mise entre deux dossiers de sièges ». Effectivement, ma valise est là, juste en face l'endroit où je l'avais posée. Je redescend soulagé mais il s'agit maintenant de ne pas louper la correspondance. Voilà déjà 26 heures que nous sommes partis de Zanzibar avec comme moyen de transport un bus, un avion, une escale d'une heure à Arusha, une escale de 4 heures à Addis Abéba, 4 h 30 d'attente à Roissy, il ne faudrait pas que nous rajoutions 2 heures d'attente à Lyon car il nous reste encore 1 h 30 de trajet Lyon Grenoble (Merci monsieur Carignon qui n'a pas voulu que le TGV aille jusqu'à Grenoble pour conserver l'activité de l'aéroport de Grenoble, qui ne sert pratiquement plus à rien aujourd'hui, si ce n'est de délestage éventuel de celui de Lyon par exceptionnel temps de brouillard). Ensuite 3/4 d'heure d'attente à Grenoble puis TER Grenoble - Clelles / Mens. Mais la gare de Clelles / Mens est bien sur la commune de Clelles mais à 15 km de Mens. Donc encore 20 minutes de voiture pour arriver chez nous. Mais trêve de

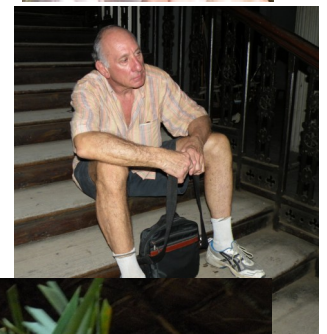
supposition alarmiste, nous arrivons à temps sur le quai et montons dans le train. Arrivée à 13 h 45 à Grenoble, départ à 14 h 30, arrivée à 15 h 35 à Clelles où notre ami Marcel nous attend et enfin arrivée à 16 heures à la maison après un voyage de 30 heures. Et dès notre arrivée, la neige ! Et ça n'arrête pas de tomber depuis notre retour.



Un grand merci à vous tous, compagnons de voyage. Ce fut super, de par les conditions, les paysages et les animaux, mais aussi grâce à vous car voyager en groupe peut devenir un cauchemar si l'ambiance est mauvaise. Et là, tout le monde a été au top ! Seul bémol à ce voyage, la perte des cartes mémoire photos de Mico. Une seule solution pour toi Mico, il faut y retourner.

Et préviens-nous, on t'accompagne !

Bises à toutes et à tous.





La Tanzanie



Devise nationale	<i>Uhuru na Umoja (Liberté et unité)</i>
Hymne national	<i>Mungu ibariki Afrika</i> (Dieu bénisse l'Afrique)
Forme de l'État	République
Président	Jakaya Mrisho Kikwete
- Premier ministre	Mizengo Pinda
Langues officielles	Aucune, swahili (de facto), anglais (de facto),
Capitale	Dodoma
Plus grande ville	Dar es Salam
Superficie totale	945 087 km ² (classé 31 ^e)
Superficie en eau	6,2 %
Fuseau horaire	UTC +3
Indépendance	du Royaume-Uni
Union du Tanganyika et de Zanzibar	26 avril 1964
Gentilé	Tanzaniens, Tanzaniennes
Population totale (2010)	43 188 000 hab.(classé 31 ^e)
Densité	46 hab./km ²

La **Tanzanie**, en forme longue la **République unie de Tanzanie** ou la **République-Unie de Tanzanie**, en swahili *Tanzania* et *Jamhuri ya Muungano wa Tanzania*, en anglais *Tanzania* et *The United Republic of Tanzania*, est un pays d'Afrique de l'Est situé en bordure de l'océan Indien, dans la partie tropicale de l'Hémisphère sud. Il est entouré au nord par le Kenya et l'Ouganda, à l'ouest par le Rwanda, le Burundi et la République démocratique du Congo, au sud-ouest par la Zambie et le Malawi et au sud par le Mozambique. Le pays couvre 945 087 km² et compte plus de 43 millions d'habitants en 2010, essentiellement bantous. Sa capitale est Dodoma située dans l'intérieur des terres mais le principal pôle économique est l'ancienne capitale Dar es Salam située sur la côte. Les langues officielles sont le kiswahili et l'anglais mais l'arabe est aussi parlé notamment dans les îles de Zanzibar et Pemba.

La Tanzanie actuelle est née de l'union du Tanganyika et de Zanzibar le 26 avril 1964, peu de temps après leur indépendance respective vis-à-vis du Royaume-Uni. Elle est membre du Commonwealth depuis fin 1961 et des Nations unies depuis le 14 décembre 1961.

AVERTISSEMENT : Tous les textes explicatifs de ce carnet de voyage qui apparaissent encadrés avec ce fond jaune sont issus pour quelques uns de mes recherches personnelles, mais pour beaucoup, avec quelques accommodements, des commentaires du **Guide du routard**, de mon **encyclopédie Larousse** ou bien de **Wikipédia**.